

Jean Hensens 2005

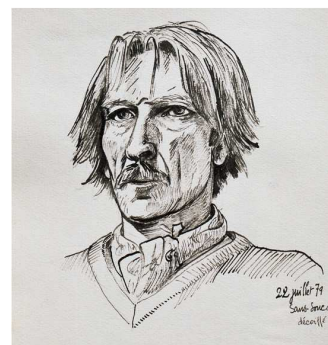
# CHEMIN



Extraits du document n°52 de la bibliographie J.H. 2008

Tous les dessins insérés sont de Jean Hensens

Souvent, les gens se racontent quand ils sont devenus vieux. Ils veulent dire ce qu'ils furent à ceux qui suivent, puisqu'ils ont perdu de vue la plupart de ceux qu'ils connurent lorsqu'ils étaient plus jeunes, et alors pris par leur vie active. Ou bien n'est-ce que pour faire le bilan, pour tenter de comprendre le sens de toute une existence personnelle ?



A quoi bon transmettre les schémas d'événements passés, l'histoire collective, alors que les temps ont changé, ainsi que les points de vue sur ceux-ci. Les historiens s'en chargeront, selon leurs objectifs scientifiques mouvants. Et le point de vue événementiel d'un individu n'a d'intérêt que dans son détail.

Ce qui pourrait avoir plus d'intérêt dans l'évolution d'une personne, c'est sa manière personnelle de réagir à quelques situations marquantes survenues dans son existence, la manière dont il s'est construit une éthique au long de sa vie. Cette manière est différente d'une personne à une autre, qui aurait eu à faire face au même contexte. Elle dépend des caractères d'individus et de leur langage culturel ou intellectuel qui leur fera prendre conscience d'un centre d'intérêt plutôt que d'un autre.

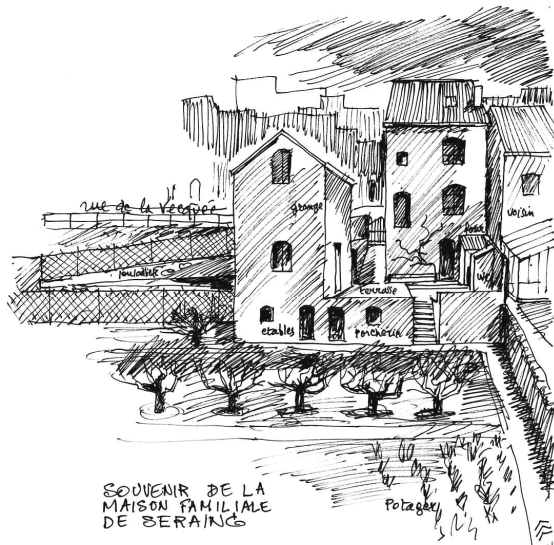
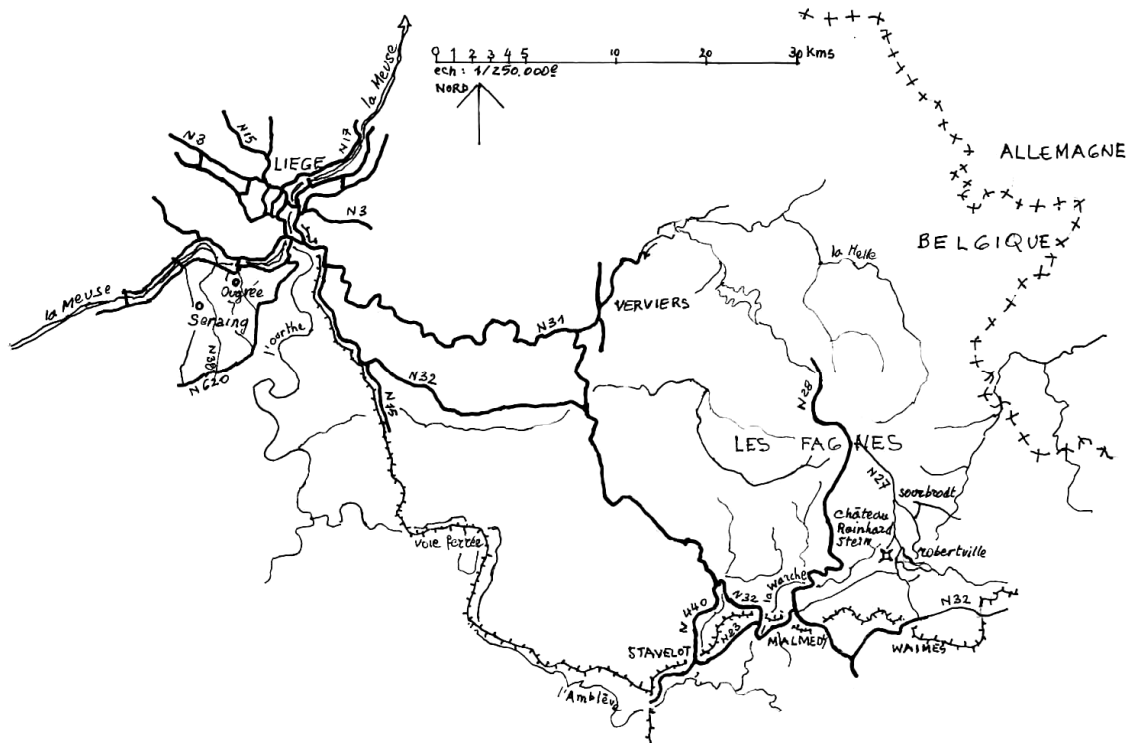
*Je me souviens que nous étions une famille unie et pauvre. Le père à l'usine, la mère au ménage, et jusqu'à cinq enfants à élever puis, tout à la fin un grand-père à entretenir vint s'ajouter à cette famille nucléaire. Mon père est resté travailler à la même usine toute sa vie d'ouvrier.*

*Tous les deux, père et mère, émigrèrent vers les trente ans du Limbourg flamand dont ils étaient originaires vers la Wallonie liégeoise, pour y trouver du travail dans l'industrie. Le Limbourg se trouve au Nord-Est de la Belgique, en frontière étatique avec la Hollande et en frontière linguistique avec la Wallonie...*

*Ma mère était originaire de Hoesselt, un village paysan dans la campagne à quelques dizaines de kilomètres à l'Est de Maaseick. Sa famille y possédait une ferme d'agriculture et d'élevage. Dans mon souvenir je ne lui connaissais que deux frères, l'un marié et de multiples enfants, l'autre célibataire...*

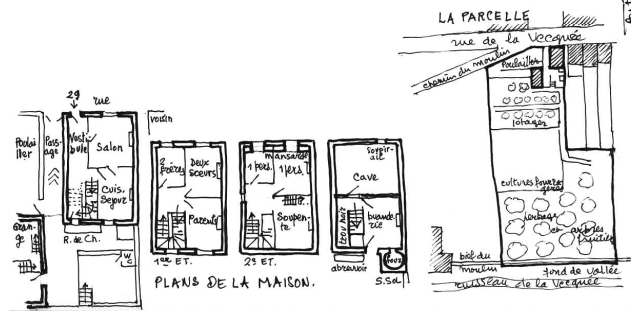
*On a un peu fréquenté le village de ma mère au cours de la guerre, quand tout le monde ouvrier de la vallée industrielle de la Meuse allait à la campagne quêter un peu d'alimentation, ou glaner les champs après récolte des céréales. C'était un village à l'ancienne : un château domanial avec son église, entouré de ses « petites gens » soumises. Le schéma médiéval du village reflétait encore cette hiérarchie sociale d'antan, mais au contenu à présent totalement dépassé : un château désaffecté et des fermes d'individualistes égocentriques, avec machines agricoles.*

*Notre famille vivait en Wallonie, à Seraing comme à Ougrée, assez repliée sur elle-même. A Seraing, dans notre grande maison, on recevait de bon coeur les visites des parents et des amis, mais on ne rendait pas visite. Je crois que les parents n'en avaient tout simplement pas le temps. Les enfants, la maison, le jardin, les élevages d'animaux alimentaires, le travail à l'usine, etc... ne laissant pas de répit.*



Après Ougrée, nous sommes allés habiter Seraing, commune limitrophe, où mon père avait acheté pour nous, avec ses économies de 10 ans d'ouvrier, une maison sur un terrain en forte pente. Maison plus grande et plus grand terrain que ceux en location à Ougrée. Au sous-sol sous l'escalier, un coin noir où la mère mettait pour le punir l'enfant pas sage, et où elle jetait aussi les jouets qui traînaient ; quelle joie de les retrouver à tâtons !

Un bâtiment annexe servait de grange et d'étable...



Il y avait aussi des arbres fruitiers et de l'agriculture fourragère et potagère dont le père se chargeait après son travail à l'usine. Au fond du terrain, en limite de propriété, en fond de vallée coulait un petit ruisseau, qui était le bief du moulin à eau voisin.

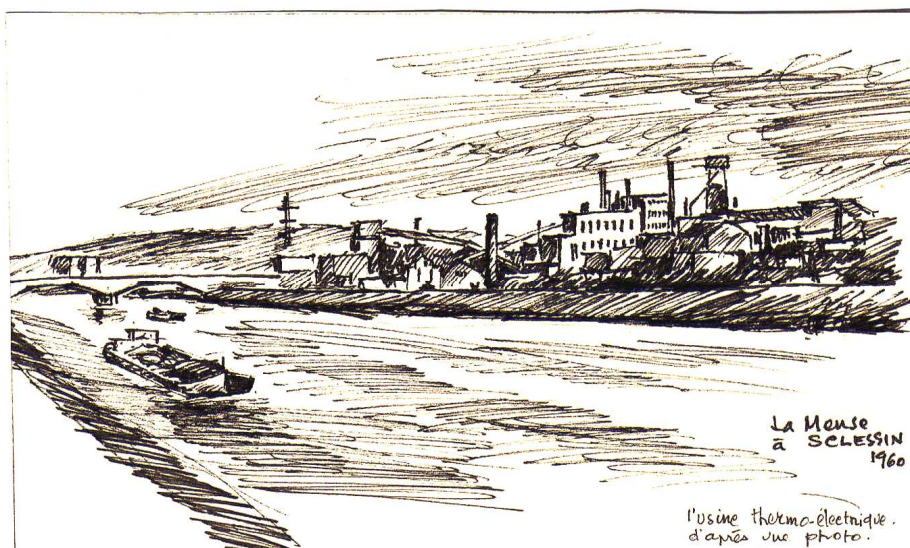
*J'étais l'avant-dernier enfant, et longtemps le dernier. Un frère et deux soeurs plus âgés et une soeur plus jeune. Tous nés à Ougrée, près de Liège, sauf la plus jeune à Seraing. Quelques souvenirs des lieux d'Ougrée sont encore clairs... des rues, des petits bois, des prairies... Une maisonnette d'alignement à deux niveaux, à une pièce et un couloir de largeur et à deux pièces d'épaisseur. A l'arrière dans la cour en longueur, un poulailler en treillis métallique...*

*...De cet âge, un souvenir éblouissant m'est demeuré, radieux comme un soleil. Il a éclairé toute la vie, et je ne sais pas pourquoi. C'est une image que je peux évoquer à souhait.*

*Un dimanche, un pique-nique pour toute la famille sur un pré entre la route et un ruisseau au bord d'un bois, aux environs de Ougrée. Le pré me paraît encore immense et le ruisseau large et profond. L'image qu'en a perçu un petit enfant, mais que la réalité d'adulte n'a jamais ramené à de justes proportions. Je n'y suis jamais retourné. Ils n'existent certainement plus... Les enfants s'égaillent après le repas, au cours de la sieste des plus âgés. Je suis seul et je vois au bord du ruisseau un pigeon occupé à boire. M'en approchant en catimini, extrêmement lentement, puis, par un geste rapide et précis, je parvins à le tenir entre mes mains. Je m'aperçus alors qu'il était bagué, qu'il était un voyageur fatigué, venant et allant très loin pour étancher ici sa soif, le court instant où nous nous rencontrions. Subitement le monde habituel s'ouvrait, s'élargissait, pour moi. C'était une joie. Après l'avoir montré aux autres, je le laissai s'envoler ! J'étais devenu un maillon sur un vaste itinéraire imaginaire.*

*Nous habitons sur le flanc de la vallée de la Meuse, côté Est, en amont de Liège. Le fond de la vallée était entièrement occupé par des usines minières, énergétiques et métallurgiques qui polluaient considérablement l'air environnant. C'était une des raisons des parents pour quitter Ougrée et s'établir plus haut à Seraing, où l'air devenait plus respirable. N'empêche qu'on était bien forcé de se rendre souvent au fond de Seraing, pour l'école, pour le travail, pour le marché, pour aller « en ville », et donc inhaler l'air des usines. En ce temps là les pouvoirs publics ne se souciaient pas du tout d'environnement convenant à l'habitation ouvrière. Le soir depuis notre maison on pouvait assister tous les jours aux spectacles des lumières que projetaient dans le ciel les hauts fourneaux et autres activités industrielles de la vallée : nuées de fumées incandescentes, bouquets d'étincelles, éclairs fulgurants, etc..., accompagnés souvent de bruits et de chocs lointains.*

*...Mon père allait à son travail à pied, à l'usine thermo-électrique de Sclessin au bord de la Meuse, où il exerçait le métier de chauffeur de chaudières. Une dizaine de km aller et autant en retour...*



La Meuse  
à SCESSIN  
1960

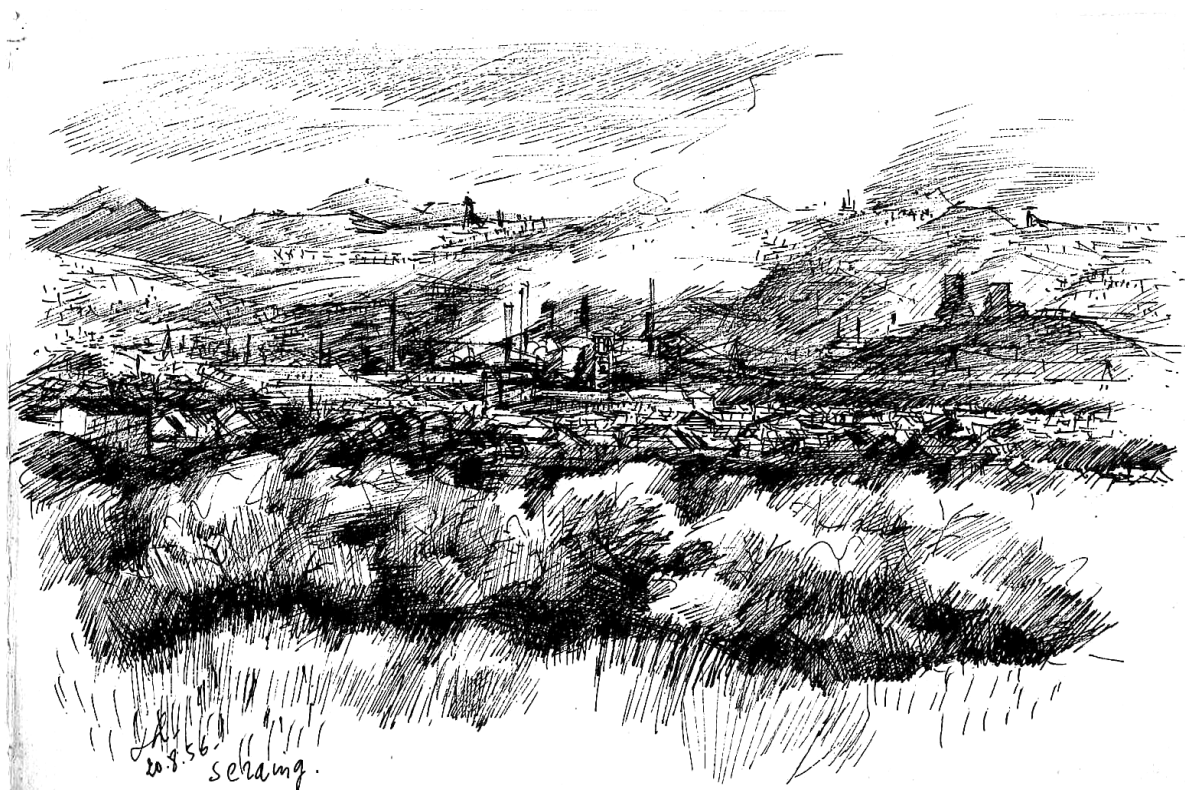
l'usine thermo-électrique.  
d'après une photo.



*Arrivé vers quatre ans à Seraing, j'entrais à l'école primaire vers sept ans et y restais six ans avant d'entrer à une école secondaire technique plus éloignée, où je demeurais deux ans, avant que survienne la fin de la guerre mondiale (1945).*

*De l'école primaire j'ai en mémoire les lieux qui étaient à peu près à un kilomètre de notre maison de Seraing. Un édifice de quatre à cinq classes où l'on entrait par une grande cour emmurée avec des arbres et des toilettes...*

*Une sensation qui m'est restée de l'école primaire, c'est celle du froid du banc de la classe quand je m'y suis assis un matin, ayant oublié de mettre ma culotte. Personne ne s'est aperçu de rien car nous allions à l'école vêtus d'un tablier gris qui descendait jusqu'aux genoux.*



*Après l'école primaire, durant la guerre, on était des grands. Nous allions mon frère et moi à l'école professionnelle au « fond de Seraing ». On y allait à pied ou, parfois, en tram. C'était une grande école de plus de mille élèves avec beaucoup de professeurs spécialisés dans les diverses branches. Cette école secondaire rassemblait l'enseignement technique et l'enseignement pré-universitaire dans le même établissement. Il était aussi destiné uniquement aux garçons. Les filles avaient leur propre établissement d'enseignement secondaire à proximité. Nous allions dans des écoles laïques parce qu'elles étaient moins chères que les écoles confessionnelles tout aussi nombreuses. La religion des parents n'allait tout de même pas jusqu'à payer pour elle.*

*J'étais assez bon élève, je succédais dans les établissements scolaires à leur fréquentation par mon frère. Mon frère terminait l'ébénisterie-menuiserie, quand j'y entrais pour apprendre l'ajustage-modelage. Le dimanche on allait à l'école de dessin industriel. C'est bardé de ces apprentissages que j'allais entrer plus tard à l'école des Beaux Arts de Liège, en section architecture. Cette phase scolaire m'a beaucoup servi pour les études supérieures d'architecture.*

*J'étais avantagé par rapport aux autres étudiants pour avoir appris avant eux à représenter analytiquement les objets dans l'espace, et à les manipuler par des travaux manuels. Mon frère, lui, aussitôt acquis son brevet d'ébéniste, entra dans la vie ouvrière, salarié d'un atelier d'encadreur.*

*Le début de la guerre mondiale fut pour nous l'évacuation de toute la famille hors de Seraing, de l'autre côté de la Meuse. Les militaires belges se repliaient devant les militaires allemands, et les premiers engageaient la population à se retirer du côté des défenses belges derrière le front, sur l'autre berge de la Meuse où se trouvaient les forts. Mais la retraite s'est poursuivie bien au-delà, et s'est terminée par la victoire allemande sur toute la ligne. C'est ainsi que nous avons occupé une maison de militaires près de l'usine de mon père. Celle-ci était abandonnée avec tout son matériel. On pouvait ramasser des armes et des uniformes abandonnés dans la rue. Nous sommes restés une ou deux semaines dans cette maison, puis tout étant redevenu calme sur place, nous sommes rentrés à Seraing, chez nous.*

*La hantise pour notre famille c'était les bombardements faits par les alliés sur les usines et les ponts de la vallée. Heureusement ils rataient souvent leurs cibles, surtout les américains qui ne prenaient pas de risques et n'osaient bombarder de trop bas, à cause de la D.C.A. allemande. Il y eut beaucoup de dégâts par bombardements dans les quartiers d'habitation autant que sur les objectifs visés.*

On assistait à Seraing aux passages aller puis retour des escadrilles de forteresses volantes anglo-américaines, en mission de bombardement sur l'Allemagne. Plusieurs dizaines de ces quadrimoteurs géants se déplaçaient ensemble très haut en formations triangulaires dans un bruit sourd et lancinant qui faisait vibrer les vitres, augmenté par les tirs des défenses anti-

aériennes allemandes. Il y avait aussi des combats aériens entre avions de chasse ennemis, que les spectateurs non menacés observaient du sol en spéculant sur le gagnant et le plus habile.

*Pour revenir à l'enfance à Seraing pendant la guerre, c'est au cours d'une expédition de ramassage de bois mort pour notre four domestique, que notre bande de quatre ou cinq enfants tomba nez à nez avec une bombe non éclatée et enfouie verticalement aux trois quarts dans la terre, parmi les arbres de la forêt. Le plus jeune, c'était moi, avait été chargé de la déterrer pour que l'on puisse l'emmenner. Durant cette opération délicate les autres s'étaient cachés derrière les arbres. Ce fut un boulot énorme pour mes douze ans : enlever la terre tout autour, l'étayer, tenter de la lever, etc. Finalement on se mit à plusieurs pour la soulever et pour l'emmenner non explosée. Qu'en faire alors ? L'idée unanimement adoptée fut de la poser au milieu de la route carrossable qui traversait la forêt, puis de se cacher à quelque distance et d'observer ce qui se passerait. L'explosion d'un véhicule peut-être. Au bout d'un bon moment d'attente, ce fut une voiture militaire allemande qui pila devant notre piège, d'où sortirent quatre ou cinq soldats qui se mirent en carré arme au poing autour de la voiture et de la bombe, s'approchèrent de l'engin, le triturèrent et enfin repartirent dans leur véhicule. A notre étonnement ils ne s'avancèrent pas dans les bois à la recherche d'éventuels ennemis. Sans doute eurent-ils peur, et furent contents de s'en être tirés à peu de frais.*

*Nous avons récupéré l'engin désamorcé et abandonné par les militaires sur le bas-côté de la route. Il devait s'agir d'une bombe incendiaire parce que son cylindre métallique était bourré de plaquettes brillantes très inflammables, que nous nous sommes amusés à brûler.*

*Cet incident se situe parmi d'autres similaires, tout aussi inquiétants (par exemple l'incendie en forêt, allumé par nous qui aurait pu avoir des conséquences tragiques). Leur souvenir me fait comprendre à présent que des bandes d'enfants ne font pas nécessairement des actions raisonnées ou raisonnables, surtout quand la situation de leur contexte social est en suspens, n'est pas paisible. Souvent ils ne considèrent alors leur entreprise groupée que comme une épreuve contre le danger, un défi violent lancé à l'environnement social des adultes : la guerre, les bombardements, la faim, etc. Nous participions à ces déséquilibres*

*Un jour, à Seraing, en sortant de la cave après qu'eut été sonnée la fin de l'alerte par sirène, j'ai vu courir des gens dans la rue qui criaient en se dirigeant vers un rassemblement à une centaine de mètres de chez nous. Je les ai suivis et je suis arrivé en même temps que les soldats allemands venus par camion pour dégager la foule.*

*Un avion venait de s'abattre au bord de la rue entre deux maisons, sur un terrain vague. Il était là tout brisé et la carcasse fumait encore. Ses débris étaient de couleur vert foncé et on pouvait y voir les cocardes d'identification de l'aviation anglaise. Le barrage des soldats empêchait les gens d'approcher. Il s'agissait d'un avion de chasse qui venait d'être abattu par l'armée allemande. On pouvait distinguer dans sa carlingue un corps inanimé, avant que survienne une explosion et l'incendie de l'épave. L'un des pilotes aura peut-être eu la chance de sauter en parachute, tandis que l'autre peut-être blessé aura dirigé la chute pour éviter les maisons ? La foule s'est ensuite dispersée et les restes de l'avion furent enlevés le lendemain. C'était presque la fin de la guerre européenne.*

Vers la fin de la guerre, en 1944, la vallée industrielle de la Meuse et donc Seraing compris, fut l'objectif avec Londres, des bombes volantes allemandes. Ces bombes nouvelles étaient de deux types. Les V1 volaient sans pilote comme un petit avion à basse altitude, poussés à l'arrière par une flamme de moteur à réaction, et ils s'abattaient au sol après épuisement du combustible. On les voyait et on les entendait venir et passer, quand le son cessait, c'était qu'elles s'abattaient et ce n'était pas sur nous. Les V2 par contre vous tombaient dessus sans prévenir. C'était des fusées envoyées verticalement très haut, et qui retombaient subitement sur la cible indéterminée. La population était sans cesse aux aguets, cela la rendait constamment inquiète et nerveuse. Il ne pouvait y avoir de cible précise pour ces armes qui tombaient n'importe où. C'était la guerre des nerfs.

Vint ensuite l'offensive allemande Von Rundstedt dans les Ardennes belges, par laquelle un groupe d'Américains fut encerclé un moment. Les soldats allemands de ce front étaient habillés d'uniformes américains, ce qui les confondaient avec de vrais Américains. Ruse de guerre. Mais cette offensive ennemie perça à peine le front des Alliés, et ne fit pas long feu. On était très inquiets à Seraing, de tels sursauts d'animal blessé acculé dans son dernier retranchement, prêt à toute ultime vengeance.

*A Seraing la fin de la guerre survint qu'on ne s'y attendait pas. On savait que le front était tout près et que la frontière allemande était déjà percée par les troupes alliées, de notre côté comme de l'autre chez les Russes, et on craignait des combats. Il n'y en eut pas. A une ou deux journées d'intervalle ont défilé à Seraing deux armées qui se suivaient l'une derrière l'autre, en marche vers l'Allemagne. Personne des habitants retranchés dans les maisons n'assistait au risque de sa vie à la retraite allemande qui dura toute une nuit et un jour. Et ce fut une foule en liesse qui accueillit des Américains distributeurs de chewing-gums et de cigarettes. Coca-cola c'est venu après.*

*Le temps de la guerre, pour nous à Seraing, c'était la présence de soldats allemands armés et en uniforme dans la population, dans les rues, dans le tramway que nous prenions parfois pour aller à*

*l'école, et au marché central. Il y avait des queues d'attente à toutes les boutiques d'alimentation, où il fallait souvent passer la nuit pour tenir une place pour le lendemain. Il y eut pour les enfants des moments prolongés de faim ou plutôt de manque d'éléments nutritifs essentiels. Je me souviens avoir mangé du papier pour caler un estomac vide. Les familles allaient chercher à l'Hôtel de ville leurs tickets d'alimentation, mais il y avait aussi un « marché noir » pour les plus riches.*

*Après l'occupation nazie de la Belgique, pendant laquelle nous n'eûmes guère d'écho des atrocités commises, si ce n'était celles données par une radio anglaise clandestine et mal audible, et si ce n'était par l'occupation étrangère ennemie visible et omniprésente, contrôlant et intimidant la population, on put enfin en 1945 se sentir libre, libéré. La guerre vue de Seraing, c'était surtout les bombardements anglo-américains ainsi que la faim. On avait appris Stalingrad et aussi les dix sept millions de russes morts dans la guerre contre les nazis. On apprenait les camps de prisonniers et d'extermination des adversaires politiques et des indésirables ethniques en Allemagne hitlérienne. Et l'on voyait encore Franco au pouvoir en Espagne, après que cette guerre fût terminée.*

Ce n'est qu'après la guerre qu'on évoqua les prémisses qui conduisirent au désastre de la guerre. Le fascisme en Italie en 1922, le national-socialisme en Allemagne en 1933, le fascisme en Espagne en 1939, l'expansionnisme allemand et italien dans les Balkans, le pacte de non-agression germano-soviétique en 1939, l'alliance germano-italienne en 1940... Toutes les nations occidentales européennes étaient opposées au socialisme soviétique, aussi espéraient-elles que les nazis allemands allaient y mettre fin, et furent très surprises par ce pacte de non-agression à l'est contraire à leurs spéculations et à leur diplomatie envers l'Allemagne nazie depuis 1933. Du coup l'Allemagne les envahit d'abord, ce qui permit la préparation de la Russie à sa propre agression qui intervint en 1941 et qui fut stoppée à Stalingrad en 1943. Ce fut l'amorce de la défaite de l'Allemagne dans sa guerre européenne, à la suite de laquelle les alliés anglo-saxons débarquèrent sur le continent en 1944 et rencontrèrent les Russes au centre de l'Allemagne vaincue en 1945.. Le nazisme et le fascisme furent ainsi éliminés d'Europe, sauf de l'Espagne où la République ne réapparut pas après la mort de Franco et la fin du franquisme en 1975.

*Nous étions de ceux que le compromis germano-soviétique de 1939 continuait à ébranler. Nous avions du mal à accepter que la diplomatie ait pu prendre le pas sur la volonté populaire anti-nazie, en Russie soviétique, considérant que la diplomatie élitiste et centraliste n'était qu'un outil d'Etats capitalistes. Bien certainement, il y eut menace de collusion anti-communiste à l'Ouest, nous pensions qu'elle ne résisterait pas à une guerre populaire à la dimension des peuples russes. Ce en quoi nous avons probablement tort. Staline mort, ce fut le commencement de la fin de l'URSS, mais non de l'idée révolutionnaire anti-centraliste en Europe.*

La difficulté révolutionnaire est que, pour réinstitutionnaliser des sociétés de base disparues sur de grands territoires centralisés, on aurait à compter sur une centralité territoriale qui serait acquise à une restitution généralisée de son pouvoir local à une nouvelle base sociale. Et cet Etat ne peut être que socialiste.

*J'étais convaincu, dès l'âge de seize ans, que le bonheur, celui dont on parle dans les romans, la satisfaction d'exister en communion, n'existait pas. Le seul bonheur était pour moi celui de l'absence de malheur, absence d'injustice et de conflits importants dans le monde, pas de guerre et absence de la maladie, de la faim... Le bonheur ne serait-il que végétatif et égoïste ?*

Même ceux qui se mobiliseraient contre ces drames n'y trouveraient ni bonheur ni joie. A moins que puisse exister la joie de vivre en toutes circonstances, le moral de combattre contre toutes



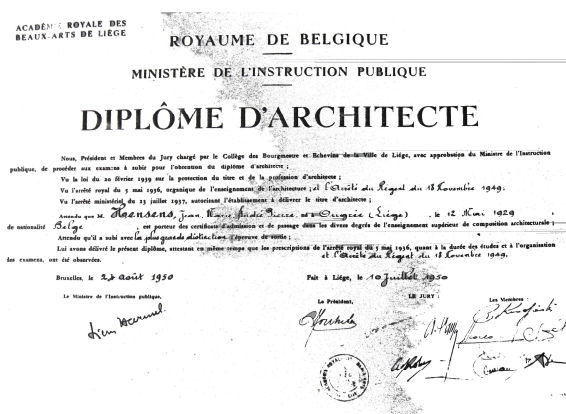
les iniquités et les injustices dans son propre groupe humain. Car d'autres groupes auront d'autres morales sociales. Et ce serait à nouveau conflictuel avec eux !

Pour être « mondialistes » il faudrait avoir tous les mêmes principes, et donc que ceux qui ne les ont pas les adoptent aussi, après avoir renié les leurs. Il faudrait donc que l'un des sous-mondes domine les autres, les convertissent, car il faudrait bien que les échanges soient traductibles sans interprétations et que toutes les règles et les lois mondiales soient identiquement respectées...

Les gens se réunissent dans une histoire commune, sur un espace commun et, forcément, ceux qui se réunissent ailleurs, auront une autre histoire et un autre territoire. Qu'à cela ne tienne ! La mondialisation va unifier toutes les histoires humaines en les occidentalisant : patrimoines mondiaux de l'humanité, musées historiques mondiaux en Occident, occidentalisation par colonisations et néo-colonisations, « Organisations des Nations Unies » pour la santé, pour l'éducation, pour le commerce, pour la sécurité militaire, etc. Depuis 1945, cette mondialisation occidentale se met doucement en place, après le premier essai raté de la « Société des Nations » d'entre les deux guerres. Des sous-ensembles occidentaux (pactes USA, Canada, Amérique latine ; Europe ; CEI ; etc.) et occidentalisés (Maghreb, Proche Orient, et Asie centrale ; Asie du Sud Est ; etc.) se reconstituent pour la mise en place ultérieure généralisée.

*J'ai été le seul à continuer à étudier dans l'enseignement supérieur. Ceci grâce à un coup de pouce de personnages influents à ce moment précis. Je me faisais déjà un peu d'argent en assistant un architecte de Seraing dans sa mission de relever dans les maisons les dégâts remboursables causés par les mines souterraines de charbon. Et celui-ci conseilla à mes parents de me faire faire des études supérieures. Cela parvint aux oreilles de mon voisin rentré depuis peu des camps de concentration allemands, qui se chargea de me présenter à un de ses collègues des camps devenu directeur de l'école des Beaux Arts de Liège, qui me fit admettre dans son école, après un concours individuel d'admission que je réussis. Car mon cursus étant insuffisant ne correspondait pas aux critères d'admission automatique. Par surcroît, il me fit obtenir une bourse de démarrage. Comme « piston » je n'aurais pu souhaiter mieux ! ...*

*Je pus par la suite obtenir souvent des aides publiques à Seraing pour poursuivre mes études à Liège. Par surcroît, sauf l'intermède de la Bulgarie, mes grandes vacances étaient généralement occupées à travailler, tantôt dans un cabinet d'architecte à Liège, tantôt au Bureau Technique Municipal de Seraing, pour couvrir mes frais d'étudiant. Et je ne compte pas l'assistance très appréciable de ma famille. Cela dura sept années, après lesquelles j'obtins un diplôme d'architecte.*



*...Le métier d'architecte m'a beaucoup laissé à désirer, par son cursus de formation autant que par l'expérimentation en atelier.*

De fait l'architecte d'aujourd'hui est un « homme d'affaires », un « affairiste » qui emploie des projeteurs, des dessinateurs, des métreurs, des secrétaires, etc... en vue de produire des bâtiments. L'aspect « social » du cadre bâti est celui du système économique et commercial mis en oeuvre par les édifices et par leur ordonnance, sans que soit considérée une quelconque prise de conscience du système social en vigueur, et encore moins son changement ou son amélioration.

L'architecte est formé pour faire des affaires à l'occasion de produire des édifices. Ce qu'on lui apprend c'est de faire solide et durable à coût raisonnable ainsi que de faire esthétiquement acceptable et fonctionnellement pratique, dans le cadre des règlements formalistes en vigueur.

*A vrai dire cette profession ne me parut pas très satisfaisante du point de vue de la justice sociale. Par contre je trouvais dans son étude beaucoup d'intérêt parce qu'elle touchait à beaucoup de domaines différents, comme ceux des mathématiques et de la physique de la construction, des sciences humaines pour l'habitat et pour l'urbanisme, pour l'histoire et la géographie, pour l'esthétique, etc..*

Mais jamais un enseignement occidental d'architectes n'a diplômé d'autre architecture que centralisée, ni enseigné que la centralisation étendue à toute la planète pouvait être incompatible avec une identité territoriale différente, ainsi qu'avec une localité sociale autonome.

*J'aurais à en dire long sur mon métier d'architecte.*

D'abord que toutes les professions libérales enseignées en Occident coïncident avec la centralisation territoriale des sociétés et du milieu local. Pas d'autonomies locales, ni de santé, ni de justice, ni d'habitat. Tout est conditionné par les pouvoirs collectifs centraux, dont le degré de centralisation s'est élevé progressivement à toute la planète, intervenant unilatéralement, directement et par relais d'intervention, sur le milieu local. Et de cette manière éliminant du milieu local toute velléité d'autonomie sociale de base, transformant ainsi les peuples en populations centralisées et massifiées.

Pour l'architecture, on prétend en Occident que l'architecture centralisée universelle enseignée fait figure de progrès dans une succession historique des architectures autonomes locales, régionales, nationales, civilisationnelles, qui sont elles-mêmes subdivisées en architectures durables et éphémères, fixes et mobiles, d'usage permanent et occasionnel, etc.

La récupération de vestiges d'architectures passées, pour leur réemploi dans l'actualité planétaire centralisée, fait partie de la formation universelle d'architecte, étant donné que le bâti possède une inertie matérielle plus grande que l'organisation sociale qui l'a réalisé.

Or cette perception du métier est fautive, pour tous les cas où a persisté, sur un territoire centralisé, une base sociale, une autonomie sociale locale. Autrement dit des localités d'architecture populaire auto-construite en petits rayons d'étendue spatiale coexistant avec une architecture étatique, centralisée sur de plus grands territoires nationaux et multi-nationaux, voire même coloniaux.

Cette dualité dans la réalisation locale de l'espace de société a été constante, en Occident euraméricain jusqu'au vingtième siècle, et elle persiste en de nombreuses autres régions de la planète. La grande variété des habitats locaux auto-construits en autonomie sociale démontre la permanence de ce système dual de réalisation de l'espace de proximité dans lequel interviennent simultanément les deux degrés territoriaux essentiels déterminants de la cohérence sociale dans le milieu bâti, le particulier et le général, l'habitat et les infrastructures centralisées collectives générales. La centralisation excessive du milieu local aboutit au « collectivisme », à l'organisation mécanique généralisée des masses de peuplement ségréguées en catégories universelles standard de production, de consommation et de marché, en catégories de commandement et d'exécution, du système de développement centralisé.

C'est ce modèle universel centralisé d'architecture qui est enseigné dans les écoles occidentales. Il correspond à la mondialisation occidentale engagée. L'architecte central, autrefois spécialisé dans les styles monumentaux dynastiques, étend à présent son champs d'activité professionnelle aussi à l'habitat ainsi qu'à toute la planète, vers l'aval et vers l'amont de l'hégémonie centralisatrice, et par surcroît en activité personnelle asociale.

Les colonisations occidentales ont substitué un habitat et un urbanisme transférés d'Europe à leurs équivalents locaux colonisés, dont ils bloquent le développement endogène.

*Je me rendis en Bulgarie l'été 1948 pour un camp de travail des jeunesses socialistes belges, recruté par un ami qui faisait partie des jeunesses communistes de Seraing. Nous devions y participer à la construction de la voie de chemin de fer de Lovetch à Troyan trois semaines, et ensuite une semaine de visite du pays. Le tout sans frais. Je me souviens d'avoir été reçu au départ de la Bulgarie par le chef de l'Etat, Dimitrov, que Hitler avait prétendu être l'incendiaire du Reichstag au début de sa guerre...*

*J'appartenais à la brigade belge des Wallons. On est parti de Bruxelles où s'était regroupée la brigade. Celle-ci était assez hétéroclite : des ouvriers et des intellectuels petits bourgeois, des filles et des garçons. On a circulé en train jusqu'à Sofia, en wagon plombé pour passer la zone de Trieste. On est arrivé dans un camp de chantier en campagne, dans des baraquements pour toutes les nationalités dont aussi des Bulgares. Pour manger on avait sa gamelle que l'on allait remplir aux bidons de nourriture, le matin et le soir au camp, le midi sur le chantier. Les volontaires faisaient de la main d'oeuvre encadrée par des ouvriers spécialistes bulgares.*

*Au lever et au coucher chaque brigade faisait le salut à son drapeau national et elle scandait à ce moment un slogan édifiant. Le nôtre n'était pas très « politique », Il s'agissait d'une sorte de « Hip, hip, hip... hourrah ! » bien liégeois que scandent parfois les étudiants en groupes et qui se rapportait à une statue liégeoise figurant un taureau. « As' veyou l'taurê... y'a des couill' énaurm' ! » répété solennellement plusieurs fois tandis que le drapeau belge montait ou descendait le long de sa hampe. C'est dire que nous n'étions pas très nationalistes, nous autres, après la guerre. Bien sûr, à part nous personne ne comprenait le wallon là-bas...*

...La guerre du Viet-Nam battait son plein dans les années 50 et ses atrocités filmées étaient rapportées dans les cinémas belges. Les Américains du Nord succédèrent aux Français dans cette guerre, et avec plus de destructions encore. Pour des jeunes comme nous étions, la grande guerre 39-45 était loin d'être terminée, même quand « l'Occident » perdit celle du Viet-Nam. Une coalition euraméricaine occidentale n'est-elle pas encore occupée à agresser la Palestine et l'Irak en ce moment même au vingt et unième siècle ? Il est vrai qu'il ne s'agit plus ni d'extrémismes occidentaux droitiers comme furent les nazismes et fascismes d'antan, ni de contradictions systémiques Est-Ouest, ou gauche-droite, ou socialisme-libéralisme, résorbés dans le centralisme occidental actuel. Il s'agit d'expansion occidentale sur le reste du monde, sur les autres civilisations, à commencer par celle du proche et moyen Orient musulman qui s'étend de la Méditerranée à l'Himalaya et au Pacifique méridional. Ainsi progresse le mondialisme occidental !



*Pendant mon service militaire, j'ai suivi un enseignement de graveur, en cours du soir, à l'école des Beaux Arts de Liège. Je ne me rappelle plus où j'avais été encaserné près de Liège, mais c'était assez souple. Durant ce service militaire j'étais affecté, après quelques mois de formation*

*intense à Anvers, à la gestion administrative du fichier des ploucs encasernés avec moi. J'avais refusé la candidature d'officier correspondant à mon diplôme, et j'avais opté néanmoins pour la corvée militaire essentiellement pour y apprendre à y manipuler des armes, ce qui me paraissait important. Dans le fichier dont j'avais la charge se trouvait ma propre fiche qui répertoriait toutes mes caractéristiques individuelles et personnelles testées à Anvers. Elle comportait des renseignements sur le caractère et le comportement où on me signalait comme anticonformiste et indiscipliné. Bizarre que l'on m'ait mis à ce fichier. J'ai détruit cette fiche à mon départ de l'armée.*

*Après j'ai fait durant peu de temps de la gravure à Seraing, à l'aide d'une presse qui m'était parvenue par des amis, d'un graveur décédé. Je n'ai pas fait beaucoup de gravure, n'en ayant pas de débouchés. Et puis l'époque ne s'y prêtait pas, j'étais plutôt instable. J'ai tout abandonné à Seraing en partant en France. La presse à graver a été vendue avec la maison, plus tard. La gravure du verger qui figure ici date de cette époque.*

*Je commençai ma vie professionnelle dans le cabinet d'architecte liégeois qui m'avait recruté précédemment, et pris cette fois des vacances d'été, avec un copain espagnol républicain, en camping et en auto-stop, jusqu'aux Pyrénées, pour voir de loin une Espagne franquiste, que le copain avait été forcé de quitter.*



*C'est à l'après-guerre que ma conscience politique personnelle s'est formée. Mes parents étaient de braves gens, travailleurs, naïvement croyants, sans préjugés par habitude séculaire. Ils n'étaient pas cléricaux : pas le temps. Ils n'assistaient que très rarement aux rites collectifs : pas le temps. Et leurs enfants furent comme eux. Ils ne s'imaginaient même pas qu'il y eut à leur porte, et encore moins dans le monde, d'autres religions que la leur. Et ils trouvaient normal que certains puissent n'y accorder aucune importance, pour autant qu'ils se montraient attentifs aux autres et les respectaient...*

*A Liège, à partir de rencontres dans des manif', j'ai vite fait connaissance d'une bande politisée à gauche. Pour nous, les religieux combattants et les cléricaux étaient politiquement de droite.*

*Pas de doute à avoir là dessus. Mais ils n'étaient pas les seuls « de droite ». La bourgeoisie l'était aussi et les gens du pouvoir, et il fallait bien reconnaître que la religion chrétienne, sous toutes ses formes, était plutôt déclinante. Cependant, le système général de développement, qui dégorgeait par sa structure même de l'injustice sociale, comme du chômage et des bas salaires d'exploitation ouvrière, etc, n'était pas près de changer, soutenu qu'il était militairement et financièrement, ainsi que religieusement, par une psychologie sociale de soumission appropriée.*

*Notre petit groupe se concertait souvent.*

*On était moins de dix, complices en politique, aux plus beaux jours de la bande de la rue St Rémy à Liège. C'était entre 1947 et 1954. Je n'ai jamais été associatif, nul ne l'était à la maison de Seraing, où la famille était comme un îlot défensif. Ceux de la bande liégeoise se trouvaient en marge des ensembles politiques ou des partis. Personne parmi nous n'aurait imaginé faire « masse » pour un gouvernement belge national artificiel ou fictif...*

On comprit vite pourquoi les alliés occidentaux intervinrent si tard, contre Hitler et se firent alors des alliés de leurs ennemis d'avant et d'après guerre, les « bolcheviks ». Churchill et Eisenhower espéraient, qu'avant d'intervenir contre le nazisme et le fascisme en Europe, Hitler aurait fait leur affaire aux communistes russes. Mais après 1941 et l'invasion allemande de l'Union Soviétique les choses tournèrent autrement. La Russie résista à l'Allemagne et en 1943 contre attaque vigoureusement à Stalingrad. Cela donna à réfléchir à nos alliés occidentaux d'outre-mer et d'outre-Manche, qui n'eurent alors d'autre recours que de débarquer à l'Ouest.



Nous étions reconnaissant à l'URSS de son rôle décisif dans la fin de cette guerre d'hégémonie d'une extrême droite à dominante allemande sur l'Europe.

*Dans cette bande liégeoise orientée à « gauche », j'étais un fils de prolétaire ouvrier parmi des enfants de parents aux mains blanches. Nous nous réunissions à Liège chez une antiquaire dont la fille était avocate. Il y avait des professionnels : d'autres avocats, un juge, un astro-physicien, des instituteurs, une fleuriste ; des étudiants en diverses disciplines, dont j'étais et parfois leurs copains et copines et aussi des désœuvrés. Le groupe se modifiait, se décantait, se renforçait ou s'éteignait. On allait ensemble au spectacle, on s'informait, on s'entraidait, on manifestait dans la rue... La boutique d'antiquités de la mère d'Yvonne était le lieu fixe des rencontres, mais on se rencontrait aussi à son domicile de Bressoux, dans les cafés de Liège et à Reinhardstein, à l'occasion de week-ends de balades en Fagnes, de virées à Paris (pèlerinage à la Commune de 1871), etc.*



Reinhardstein  
restes du 14<sup>e</sup> siècle  
Belgique.

*Il y avait aussi un lieu extérieur où l'on se retrouvait parfois quelques uns, en week-end de camping. Une tour, seul vestige habitable d'un château isolé très ruiné, dont l'avocate liégeoise avait obtenu la clé et le droit d'y séjourner, je n'ai jamais su comment. Le lieu s'appelait Reinhardstein, situé en forêt, près de la frontière allemande. La commune s'appelait Surbroot ou un nom approchant. Les paysans du coin parlaient allemand. C'était pour moi quelque chose de très extraordinaire, comme vivre du romantisme. On y rencontrait les mêmes personnes qu'à Liège chez l'antiquaire.*

*La campagne environnante s'appelait « les Fagnes », c'est-à-dire un vaste marécage en haute Belgique. Un pays triste, plein de légendes, et dangereux par ses tourbières.*

*On fréquentait aussi la cabane d'un ermite établi au milieu des Fagnes, un ancien professeur de Liège qui avait échangé pour une raison cachée la vie citadine pour l'isolement. Ce n'était pas bien confortable de dormir chez lui, mais on était jeunes. La maison consistait en une sorte de voûte de planches sur charpente recouverte de terre et de gazon, avec un plancher surélevé, fermée aux deux côtés par des talus et une entrée. On l'appelait la maison du Négus en référence à la guerre d'Abyssinie...*



Souvenir de la cabane du "négus",  
dans les Fagnes Jean 2005.

...Fagnes signifie fanges, marais. C'est une vaste plaine d'herbes, généralement fanées, un désert d'herbes sèches, sur un sol mouillé, avec parfois des trous d'eau.

Pas d'arbres dans le paysage, sauf aux bordures, comme l'endroit où se trouvait Reinhardstein ainsi que « la civilisation », c'est-à-dire les routes, les villages, l'auberge de jeunesse, etc. Dans



cette plaine naturelle des Fagnes, étonnant qu'on puisse encore s'y trouver isolé, perdu, caché, dans une Belgique si densément urbanisée et peuplée.

C'est dire que des réalités si opposées que celles d'un « monde » d'artifices urbains construits et celui de l'originalité naturelle campagnarde peuvent se trouver tout à proximité l'un de l'autre, se côtoyer. Mais ne peuvent-ils pas aussi se côtoyer en coïncidant l'un avec l'autre dans un même espace ? L'homme, la société locale, ne sont-ils pas à la fois naturels et artificiels ? Les instruments de mesure d'un paysage naturel ce sont nos sens individuels : la vue, l'ouïe, l'odorat, la marche... tout comme ceux d'un paysage bâti et tout à fait artificiel, où ces instruments naturels sont souvent complétés par de nouveaux artifices instrumentaux optiques, auditifs, renifleurs, transporteurs, enregistreurs, etc... qui dénatureront les mesures humaines des paysages.

*Mon souvenir des Fagnes de la haute Belgique est resté humain, corporel et naturel.*

*Cette période fut celle de ma formation politique. Elle renforça ma conscience de classe qui, par ma situation d'enfant de prolétaire-ouvrier, me rendait différent des copains, dans leur ensemble, d'une autre nature politique. Je revendiquais cette identité de classe des plus exploités du système de développement, et me fichais assez des théories pour changer de système. Je voyais les choses différemment. Pour moi, il fallait agir en force, massivement et volontairement, à la première occasion d'une possibilité de succès pour une intervention violente. C'est après que viendraient la justice, les convenances, les égards, la diplomatie, les concertations... pas avant. Les révolutionnaires russes avaient bien fait d'éliminer leurs opposants politiques lors de leur révolution populaire.*

*Aux Beaux Arts, tout de suite c'était pareil. Rien que des enfants de bourgeois. Je me faisais un point d'honneur pour leur damer le pion, en particulier dans les notes des épreuves scolaires. Mon adolescence c'était comme un combat incessant avec un monde, sinon hostile, du moins trop bienveillant politiquement, duquel je me trouvais étranger.*

*Et mon orgueil fut tout autant blessé, sans doute plus, quand filant un court amour parfait avec la chef de bande que nous formions à Liège, assez mal perçu par les autres membres du groupe résiduel subsistant, celle-ci y mit un terme unilatéralement, sans explications acceptables. Ceci me blessa profondément, et irréversiblement. Je n'avais pas de parade psychologique à opposer à cela. Je ne trouvais que la fuite, l'éloignement de moi-même ou la dépersonnalisation, ajoutés à l'éloignement en distance et comme en isolement. Je découvris donc ainsi l'ascèse, et pris le train pour Paris, quittant la Belgique définitivement, vidé de tout passé et de ses émotions.*

*... Il ne me restait plus qu'à partir, à m'éloigner. J'allais à Paris à la fin de mes études d'architecte et après mon service militaire, en 1954, où j'obtins une bourse d'un an à l'Ecole Spéciale d'Architecture du Boulevard Raspail, qui marqua le début de ma nouvelle domiciliation. Tout ce monde liégeois de l'après-guerre sortit alors de mes préoccupations ordinaires...*

*...L'ascèse pour la dépersonnalisation fut une réelle découverte me permettant de continuer à vivre, de ne pas être impliqué dans l'observation des événements et dans la résolution des problèmes posés. Il me semblait que j'avais découvert la clé du regard objectif désintéressé, sans parti pris extérieur, j'en pris l'habitude. Cela me convenait de n'être pas personnellement concerné dans la vie courante comme dans la vie professionnelle. Je n'étais plus intéressé personnellement par tout ce qui se passait autour de moi. Il me suffisait d'avoir conscience de bien faire ou de faire pour le mieux, au regard des problèmes à résoudre*

A Paris, un collègue des Beaux Arts me fit recruter dans l'agence où il travaillait. C'était bien payé et je me trouvais une chambre à Neuilly, proche du lieu de travail dans le seizième arrondissement.



*J'ai beaucoup fumé de tabac entre vingt et cinquante ans. Mon autoportrait de 1958 a une cigarette au bec ! Fumer, c'est quelque chose à éviter, j'en parle d'expérience. Même quand on n'était pas encore partout environné comme à présent d'un tas d'autres pollutions invisibles, le mal fait à la santé par l'intoxication au tabac était évident. C'est pire aujourd'hui. On ne mesure pas la limite qui permettrait d'éviter l'accoutumance et l'intoxication à n'importe quelle drogue, aussi bénigne qu'elle puisse être, comme le tabac. Et comme comportement suicidaire, il y aurait mieux à faire que d'imposer à soi et aux autres une longue et douloureuse agonie !*

*Je suis parvenu à me débarrasser de cette manie imbécile brusquement, sur parole donnée à ma fille Tania. Du jour au lendemain, j'ai arrêté définitivement de fumer, et je me suis trouvé rapidement en meilleur état physique et mental. Ça n'a pas été facile, mais ça a valu la peine d'essayer et de tenir.*

J'assistais à Paris aux soubresauts des décolonisations de la France, au Viet Nam, en Algérie, où cela ne se fit pas sans douleur.

*D'emblée je me situais politiquement du côté des peuples combattant pour leur liberté.*

Et ceci n'était pas aisé à accepter pour la population française dont les soldats se battaient dans le courant opposé, et pour les peuplements coloniaux déstabilisés et voués à se retirer, après plus d'un siècle d'établissement souvent.

*Sans doute étais-je trop optimiste.*

La centralisation coloniale persistait dans tous les pays colonisés. Les peuples ne firent que changer de maîtres. Au Viet Nam, les USA succédèrent à la France, puis vint un gouvernement central vietnamien de « gauche », sans doute meilleur et plus populaire que de « droite ».

En Algérie, un gouvernement central militaire, enfin populaire et majoritaire, se substitua au gouvernement colonial, mais le peuple se trouvait à nouveau sous une gouverne centralisée dominatrice, qui encore une fois virera à « droite » comme dans la plupart des pays « décolonisés » de l'Europe coloniale. Il avait suffi de remplacer l'antenne gouvernementale et exploitatrice européenne par une antenne nationale. Et réduire les peuplements européens en faveur des nationaux, dans les arcanes centralisées du pouvoir territorial ex-colonial. Quasi partout les « néo-colonisations » ont succédé aux colonisations. Ainsi recommença, après les Amériques, une nouvelle mondialisation occidentale, avec la participation cette fois des peuples.

Ces mouvements d'après-guerre des structures de pouvoir me firent comprendre la grande différence pouvant exister entre « peuples » et « Etats centraux », généralement nationaux, et

tendant à la multi-nationalité, voire même aujourd'hui à la mondialisation des Nations Unies et à « l'occidentalisation mondiale ». La centralisation continue de l'humanité planétaire a fini par confondre les peuples avec la population centralisée ou simplement avec la statistique démographique. Un peuple est une entité territoriale relativement petite et faite d'une multitude de groupements locaux autonomes. Il existe encore ainsi quelquefois en dehors de « l'Occident ». En Europe il est synonyme de population dénombrée dans un espace national centralisé, ou étatisé. Par surcroît, souvent confondu avec les classes prolétaires, pauvres et mal éduquées, il est méprisé par les élites bourgeoises, qui disent alors « la populace ».

*En 1958 à Paris, j'ai épousé Stacia, la soeur jumelle de l'épouse d'un copain de l'agence Marty où je travaillais. On avait décidé tous les deux d'aller ensemble visiter en Mai l'Exposition internationale de Bruxelles où ma soeur habitait alors et pouvait nous héberger. La femme de mon copain était en voyage mais sa belle-soeur nous a accompagnés. C'est ainsi que j'ai connu Stacia. Je l'ai emmenée à Seraing faire connaissance de ma famille. On avait fait un voyage en Italie du Nord, Stacia et moi ce même été et on avait rencontré en passant son père et ultérieurement sa mère. Stacia était employée dans une agence d'études sociologiques et j'étais architecte mais plutôt urbaniste. Nos métiers se complétaient. Elle était Française, originaire d'Algérie et en réinstallation en France, « pied-noir » comme on disait alors. Sa famille, décomposée, a eu du mal à se réinstaller en France, certains dans le Midi pour moins de dépaysement, d'autres à Paris. Stacia n'était pas très politisée mais elle n'avait pas non plus un comportement « de droite ». Ça lui paraissait normal d'avoir eu à « quitter l'Algérie », contrairement à beaucoup d'autres « pieds-noirs ».*

*Les parents de Stacia vivaient séparément quand ils revinrent en France de l'Algérie. Ils avaient trois enfants, un garçon et deux filles jumelles. Je ne me suis bien entendu qu'avec la mère de Stacia.*

*Ils possédaient un chalet en Haute Savoie, près d'Annemasse, hérité et acheté en partie, qui s'appelle « Sans Souci » (comme le palais de Frédéric II en Allemagne). On y passe des vacances une fois l'an au moins, souvent avec nos propres enfants et petits enfants. Quand nous étions encore au Maroc, cela nous faisait un fort dépaysement que de séjourner quelque temps en altitude et parmi les mélèzes et les épicéas. On en a pris l'habitude, ensuite.*

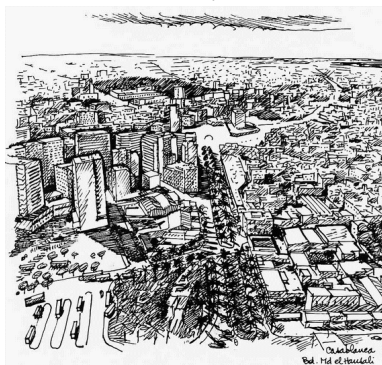
*On a habité quelques années à Paris, dans divers quartiers avant d'aller au Maroc et j'avais changé de lieu de travail*

*Habiter près de dix ans à Paris m'avait suffi. Il devenait impératif de changer de métier ou de changer de lieu. La ville était devenue dure et fatigante, il nous fallait, Stacia et moi, soit nous y fixer, soit chercher ailleurs. Pour moi trois changements de patrons et six changements de domicile me suffisaient. Pour Stacia, la nostalgie des pays méditerranéens de son enfance était persistante. On ne voyait pas de terme pour notre instabilité parisienne autre qu'un départ. Nous avons eu notre première fille, Hanka, en 1960, née en vacances, « au chalet »*

*L'occasion se présenta par la visite d'un responsable ministériel marocain de l'Habitat au groupe d'Etudes qui employait Stacia. Il nous assura que nous trouverions du travail dans son ministère au Maroc. J'eus ensuite à Paris une autre entrevue avec un responsable français de l'urbanisme de Casablanca avec lequel fut conclu mon accord de recrutement. Fin 1962 nous étions à Casablanca dans la structure régionale du Ministère des Travaux Publics chargée de l'Équipement, de l'Urbanisme et de l'Habitat.*

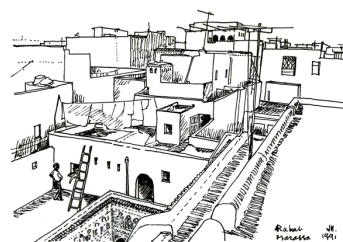
*Nous avons quitté Paris vers le Maroc, accompagnés d'un bébé, en voiture 2 CV Citroën bourrée à l'arrière de nos affaires personnelles. Nous avons traversé toute l'Espagne de part en part en début d'Automne, et traversé le détroit de Gibraltar à Algésiras vers Tanger. De là on s'est rendus à Casablanca, où l'on a habité d'abord dans un appartement d'immeuble puis dans une petite villa. Notre deuxième fille, Tania, est née à Casablanca en 1963.*

*Nous avons déambulé au Maroc. Après Casa ce fut à Marrakech, puis à Rabat où nous avons habité et travaillé.*



Le fait d'occuper un poste d'urbaniste dans la fonction publique marocaine fraîchement « indépendante » m'autorisa à abandonner quelque peu les habitudes « marchandes » et centralistes de l'exercice professionnel privé en France. *ça me donnait le sentiment d'être plus libre.* Mais il ne fallait pas le crier sur les toits car l'emprise de l'ancien Protectorat était toujours très forte et elle était encore transmise aux années soixante localement par les mêmes personnes qu'avant. La « marocanisation » des cadres techniques de la fonction publique survint seulement au début des années quatre vingt, et elle s'avéra tout aussi centraliste que le Protectorat. C'en serait tôt fait des peuples auto-constructeurs marocains, tant de leurs habitations que de leurs urbanismes de proximité, villageois et de quartiers urbains. Les centres de production de l'habitat sont nationaux et situés dans le haut de l'armature urbaine, transférés de la « métropole », répandant leurs produits de marché centralisé au plus loin de la dispersion des localités, sur le territoire nationalisé.

Au Maghreb, l'habitat urbain sur cour ainsi que son urbanisme dense et serré, qui se renouvelaient ainsi et progressaient depuis des siècles, se sont subitement trouvés contraints au dépérissement par la paupérisation des habitants néo-citadins sur lesquels spéculaient les propriétaires, comme par la rétrogradation conservatrice en monuments historiques



instituée par les colons qui les refoulaient dans un passé révolu. Comme les Occidentaux chez eux, on ne retint des architectures révolues que des décors ornementaux, des apparences de formes et d'aspects sans impact constructif et sans autre impact social que démagogique, et pour satisfaire à la curiosité touristique pour l'exotisme et l'anachronisme.

Je n'ai pas réussi à faire comprendre cela à l'autorité marocaine pour laquelle je travaillais, responsable technique et sociale du cadre de vie marocain. Apparemment personne sauf moi, au faite de la structure du pouvoir, ne tenait à revenir à un état de réelle indépendance socio-culturelle et socio-économique vis-à-vis de « l'Occident ». Et tant pis pour les aspirations populaires contraires. Un gouverneur de Province déclara même en réunion technique qu'on ne m'avait pas appelé au Maroc pour construire « marocain ».

Mon transfert dans un pays étranger, je veux dire non « occidental », m'a fait voir combien il était difficile et long d'en modifier l'identité générale par de simples mesures territoriales centralisées, fussent elles coloniales ou nationales.

Le Protectorat français au Maroc court de 1912 à 1956 -quarante quatre ans-. Quarante neuf ans plus tard la mutation d'occidentalisation se poursuit dans l'indépendance néo-coloniale. Faut-il croire que, hormis le peuple qui n'y peut rien, nul ne tient plus à son identité culturelle et civilisationnelle historique au Maroc. Les transferts sont poursuivis lors de l'Indépendance nationale, par d'autres personnes. Nous sommes en 2005 et cette conversion « occidentale » n'est toujours pas terminée. Au total quatre vingt treize ans, près de un siècle ou quatre



générations furent insuffisants. Pourtant les villes pré-coloniales ont été bloquées, puis offertes aux touristes étrangers comme exotismes et anachronismes recherchés.

Elles sont remplacées par l'urbanisme et l'architecture « occidentaux ». De même les villages sont ruinés et abandonnés et leurs habitants se sont éparpillés en habitations campagnardes isolées ou ont émigré dans de grandes villes.

La pauvreté moderne et centralisée s'exprime par des taudis vétustes et neufs, et par des « bidonvilles ». Il apparaît qu'avec cette « occidentalisation » et cette centralisation du milieu local, on a obtenu davantage de pauvreté en proportion de la population, qu'en période pré-coloniale.

Tel a été le processus de formation des « pays sous-développés » dans lesquels les « développés » interviennent depuis si longtemps, directement et indirectement, et qui ne sont toujours pas « développés ». On dira de certains qu'ils sont « en bonne voie » ou « pas loin d'en être », « plus avancés » ou « émergents », mais ils ne sont toujours pas « occidentaux » quoique parfois industrialisés, lettrés, consommateurs, mercantils, etc. Leurs maisons populaires ne ressemblent pas encore tout à fait aux nôtres, quoique les routes et les automobiles soient les mêmes. Ce sont les « développés » qui ont fait les « sous-développés ». Pourquoi en feraient-ils leurs égaux économiques et sociaux, leurs compétiteurs locaux ? En tout cas pas tant qu'elle dure, l'inégalité profitable.

Les européens ont donné à croire aux populations colonisées qu'ils étaient, comme « occidentaux », l'avenir de leur société et donc aussi de leur conception attardée et rétrograde de leur cadre de vie en société. Ils le leur firent croire par contrainte, en bloquant les sociétés locales dans leur développement endogène, amenant le cadre bâti traditionnel à la ruine. Simultanément, ils imposèrent leur propre cadre de vie « occidental » et exogène, par rapport au cadre social pré-existant. Le subterfuge se poursuit aujourd'hui, et sans l'obstacle d'un passé national endogène vivace. « L'occidentalisation » étant devenue endogène pour les pouvoirs nationaux « indépendants ».

*Pour moi, plus attentif aux peuples qu'aux Etats, le Maroc fut la révélation de l'existence d'autres mondes que le monde occidental, sur la planète.*

Le Maroc, comme le Maghreb en général, pourtant si près de l'Occident et si longtemps occupé et convoité par l'autre côté de la Méditerranée, en conflit avec lui souvent dans l'histoire, n'a toujours pas ses peuples « occidentalisés ». Après les Romains, les Wisigoths y sont passés, les Arabes l'envahirent et débordèrent sur l'Europe par l'Andalousie. S'ensuivirent les multiples croisades médiévales anti-musulmanes en Espagne, au Maghreb, en Palestine... lors des « belles heures du christianisme » de l'Europe occidentale. Puis ce furent les Ottomans de Turquie qui s'étendirent aussi en Europe jusque Vienne, en Maghreb jusque Oujda, et enfin les colonisations anglaises, françaises et italiennes des côtes méridionales et orientales de la Méditerranée. Tout cela ne rompit pas la relation profonde qui s'était établie pour le Maghreb avec le proche-Orient du « croissant fertile », tout spécialement entre les peuples musulmans arabisés. Sans doute les anciens conflits religieux y ont été pour beaucoup, d'autant plus que jusque très récemment les structures centrales des pouvoirs territoriaux et religieux se confondaient, dans la « chrétienté occidentale » tout comme pour « l'islam oriental », ce qui ne fait plus l'unanimité des puissances nationales et mondialistes occidentales aujourd'hui, alors que c'est toujours le cas pour les peuples d'islam. L'Europe n'a d'ailleurs plus de peuples mais des populations centralisées, sujettes au centralisme territorial.

Au Maroc l'habitat populaire était assez bousculé lorsque je débarquais dans ce pays. L'habitat rural était à vau-l'eau, en décrépitude et désintégration. L'habitat urbain ancien était en passe de devenir des taudis, et le nouvel habitat « indépendant » se partageait en constructions clandestines, suburbaines techniquement médiocres, et en habitat de type européen de lotissements pavillonnaires et d'entassements verticaux en barres d'appartements à loyer modéré, pour la tranche dite « sociale » de l'habitat. L'habitat de luxe n'étant pas « social » ne



me concernait pas, et le « bidonville » comme le taudis en « dur » étaient à l'extrême inférieur de l'habitat social, « clandestins » et incoercibles.

La continuité historique formelle de l'habitat se constatait seulement dans les constructions « clandestines », réalisées « en dur » et dans les bidonvilles « en précaire », mais cela au seul échelon de la construction individuelle du logement, pas à l'échelon des ensembles collectifs réalisés, qui n'existaient plus depuis la centralisation locale. Dans ces habitats hors légalité, le patio persistait, réalisé spontanément par l'habitant, alors que l'habitat légal réalisé par les spécialistes officiels prenait ses jours diurnes par les façades extérieures.

L'initiative sociale populaire, dans la réalisation la plus courante de l'habitat avant les colonisations européennes, disparaissait de la légalité et resurgissait, clandestinement mais déstructurée, individualisée. Les européens ne pouvaient accepter l'existence d'un pouvoir social de base dans le pays qu'ils occupaient. Ç'eût été trop dangereux pour eux, centralistes et expansionnistes. Aussi s'empressèrent-ils de casser les autonomies locales, sociales et populaires, sur lesquelles reposaient avant eux un pouvoir territorial central. Ils découpèrent l'espace en circonscriptions de proximité locale centralisées : cercles, communes rurales et urbaines, chefferies inféodées de villages et de tribus, etc. Du coup les autonomies locales se désagrégèrent et la population d'habitat courant se décomposa en deux secteurs, l'un légal et du domaine des pouvoirs centraux nationaux (conception, réalisation et marché normalisé), l'autre illégal et d'initiative populaire individuelle d'habitants les moins solvables. (produits médiocres et récupérés, sans normes). Mais tous centralisés.

Durant mon trop long séjour professionnel au Maroc, j'ai tenté, sans résultats collectifs approuvés, de trouver un bon compromis, pour l'habitat et pour l'urbanisme de proximité, c'est-à-dire dans le domaine du bâti en proximité sociale et des relations directes entre les habitants des localités, entre producteurs centraux et producteurs locaux ou, entre Etat et entreprises centralisées confondus et peuples locaux restructurés. Quantité de projets et de propositions furent conçus dans ce sens et expérimentés pour certains d'entre eux, cherchant à rapprocher les deux extrêmes relatifs des ensembles sociaux et territoriaux du pays, à savoir l'ensemble local stable et autonome, et l'ensemble local centralisé indépendant ou dépendant mais instable. Sans succès véritable. ça n'intéressait pas ceux qui ne firent que se substituer aux européens, et qui n'y trouvaient évidemment pas leurs avantages. N'étant pas marocain, je ne pouvais intéresser les peuples du Maroc, en cours de centralisation totale, et formant relais national de la mondialisation occidentale euraméricaine.

Dans les métiers de la réalisation d'un milieu construit convenant à une vie sociale déterminée, existante et projetée, il conviendrait d'abord de savoir si l'histoire séculaire de la société continue à se développer, ou bien s'il faut l'arrêter et la changer avec celle transférée d'une autre forme séculaire de société et de civilisation extérieure. Ensuite il faudrait encore reconnaître la structure des divers échelons territoriaux de l'organisation sociale dans l'espace, et qu'il conviendrait d'affirmer localement, pour l'activité et pour l'habitation.

Mais tout ceci n'est pas enseigné dans les écoles qui forment les spécialistes de l'aménagement matériel des gens localement, pour lesquelles il n'y a que le seul échelon territorial supérieur qui soit déterminant unilatéralement de tous les échelons subalternes.

Les échelons d'organisation d'espaces et de gens partent de l'individu organisé en groupements sociaux locaux, avec ses différences naturelles (âge, sexe, parenté...), ses différences sociales (classes, pouvoirs, richesses...), ses différences civilisationnelles (cultures mentales et matérielles, ressources géographiques et climatiques...), dont les ensembles territoriaux successifs aboutissent à l'humanité planétaire.

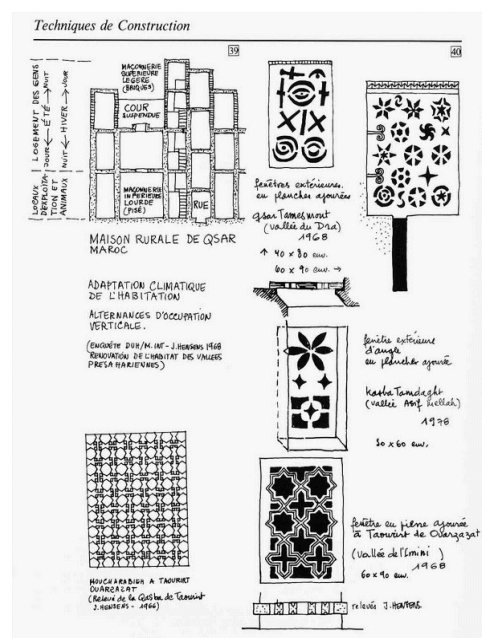
Ces individus et leurs groupements sociaux locaux seront mobiles et fixes, agglomérés et dispersés, séparés et mélangés, dépendants et autonomes, majoritaires et minoritaires. Ils formeront des classes différenciées et uniformes. Leurs échanges seront réciproques, égaux et horizontaux, ainsi que inégaux, hiérarchiques et verticaux, etc. Toutes les catégories contradictoires se manifestent localement à tous leurs multiples échelons territoriaux, séparément et amalgamés, et en constante transformation historique.

Les principaux organes sociaux figurés par des édifices d'habitat et d'activités sont le logement d'habitation, le groupe de logements en proximité, les petites agglomérations d'activités communes urbaines et rurales, les villes-centres organisées en réseau territorial hiérarchisé avec ou sans autonomies relatives. A leur origine ces dernières étaient organisées à partir de la base sociale locale des territoires, par mouvement ascendant. Le processus s'est inversé par les colonisations mondiales, et les villes-centres mondiales sont parvenues à centraliser totalement et à uniformiser leur territoire local. On trouve à présent les mêmes habitats et les mêmes industries, universellement centralisées, cosmopolites, d'un bout à l'autre du monde.

Le piège colonial aura été de faire croire qu'il y avait progression compétitive entre les cultures.

Or le rapport entre sociétés culturellement différentes est plutôt un rapport de forces matérielles, de dominant à dominé.

Les arts et techniques sociaux sont culturels, de base et de sommet territorial. Il n'existe pas d'évolution de principes culturels convenus et entrepris à priori et sans nécessité d'explication, mais des interprétations selon l'échelon territorial considéré. Mais il y a substitution, choisie ou forcée, des principes culturels endogènes par des principes culturels exogènes. Ceci entre espaces socio-culturels différents, et aussi dans une même culture entre généralité centralisée et particularités autonomes.

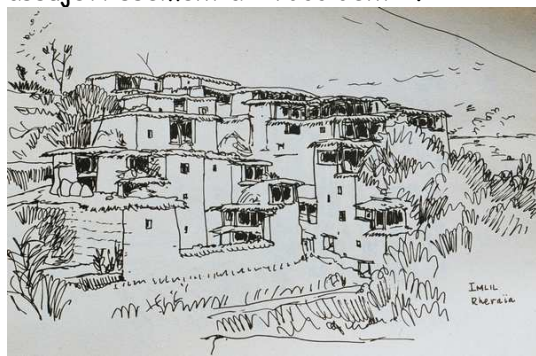


Une tradition transférée se substitue localement à la précédente qu'elle aura mise hors d'usage social et dont elle aura récupéré quelques patrimoines révolus à son propre service (musées, patrimoines touristiques...), ou qui se manifesteront encore dans leurs nouvelles contraintes (bidonvilles, squats d'habitats vétustes, autoconstruction sauvage...)

Il en était ainsi au Maroc. Parce que j'ai contesté cette manière d'aménager l'espace et la société, exclusivement centraliste et européenne, et de manière persistante après l'indépendance de ce pays, j'ai renoncé finalement à y rester. Qu'aurais-je pu faire de plus ? J'y étais étranger, autant pour les néo-coloniaux du pouvoir central qui m'avaient recruté, que pour les peuples avec lesquels je n'avais pas de communication. Ma satisfaction a été d'avoir tenté l'impossible du point de vue professionnel, ainsi que d'avoir profité d'un séjour magnifique parmi une population agréable.

*J'ai déjà dit que l'occidentalisation du Maroc à la suite des colonisations européennes, c'est-à-dire par la classe sociale du pouvoir national, indépendante en 1956 et sous forme de néo-colonialisme, m'avait déçu.*

Rien de surprenant à ce qu'il opte aussi pour le mondialisme économique et social à la mode actuelle. Ma déception, et ma révolte, reposait sur le fait évident que les peuples marocains n'adhéraient pas à l'idée d'un développement centré à l'étranger, par lequel ils étaient fort malmenés dans leurs organisations locales. Cette centralisation excessive signifiait la fin irrémédiable de toute authenticité historique pré-coloniale pour la société marocaine, et son assujettissement à « l'occident ».



Mes travaux au Maroc tentaient à obtenir un peu plus d'intégration des habitats et des urbanismes aux populations qui les habitaient, aux divers échelons territoriaux de l'aménagement : multi-nationaux, nationaux, régionaux, voire même localement autonomes.

Proposer de meilleures relations que celles appliquées entre ces ensembles socio-territoriaux ainsi qu'entre catégories économiques de

population, exprimées par le milieu bâti

Mais le nationalisme qui succéda à la colonisation européenne imposa son excessive centralisation territoriale à la manière du pouvoir précédent dont il demeura le relais. Il déstabilisa encore davantage le milieu local historique de l'habitat populaire. Les survivances devinrent taudis et bidonvilles, l'habitat normal devint européen.

*J'aurais certainement pu agir comme je l'avais fait en France ou en Belgique, soit propager l'occidentalisation dans le milieu marocain, comme le faisaient généralement les cadres assistants-techniques européens, et comme l'ont fait à leur suite les cadres marocains. Il suffisait pour moi d'entrer dans le secteur marchand et privé au Maroc, où en y réfléchissant maintenant, certaines de mes propositions auraient pu être mieux accueillies que par des fonctionnaires de l'Etat. Le « Makhzen » et le peuple ne se sont jamais bien entendus, et je n'aurais pu les faire s'entendre à moi seul.*

A la fin du séjour marocain de près de trente ans (1962-1989) j'exerçais le métier de formateur à l'Ecole d'Architecture de Rabat, récemment ouverte. J'y restais à peine un an, alors que Stacia avait été recrutée à l'Institut National d'Aménagement et d'Urbanisme, où on n'avait pas voulu de moi. L'architecture à papa, très peu pour moi qui songeais à rétablir l'auto-construction populaire pour la production de l'habitat. Mais je la reconnaissais néanmoins correspondante à une réalité nationale du milieu de pouvoir dépendant de l'Occident européen.

On n'avait pas affaire à des philosophes chevronnés ni à des politiques avertis, mais à des étudiants à peine sortis de l'école secondaire. C'est en histoire qu'on leur aurait le mieux appris ce qu'auraient pu devenir leurs architectures nationales et locales réprimées et substituées.

Je fis aussi, à ce moment, partie d'un groupe d'études d'aménagement rural, basé à l'Institut Agronomique et Vétérinaire de Rabat, mettant au point la dernière phase de l'aménagement hydro-agricole et foncier ainsi que de l'habitat dans la plaine du Gharb au Maroc. *Malheureusement mon rapport ne fut pas communiqué au ministère de tutelle du projet, sans que l'on m'en donne la raison...*

Les autorités diplomatiques belges et françaises au Maroc, tout comme les autorités centrales marocaines du début de mon séjour là-bas, m'ont accepté et toléré, même si la Belgique me fit savoir que je ne leur rapportais rien. Mais aussitôt accomplie la marocanisation des cadres techniques, formés en Occident, je devins gênant pour ceux-ci. *Il ne me restait dès lors plus qu'à*

*partir, puisqu'il me déplaisait de faire des affaires privées, comme les autres, et continuer à transférer ici, par les aménagements et la construction, l'Europe et l'Occident.*

*Mes efforts d'entrer dans l'enseignement français de l'architecture - Luminy, Marseille - furent fort décevants. Les étudiants ne s'intéressaient pas aux différences mondiales de sociétés d'une part, et l'administration de l'école fit en sorte de ne pas me payer les premiers temps que je leur avais consacrés.*

*Voilà donc un rêve pour une revalorisation des peuples qui s'est terminé, au bout d'un honnête combat solitaire, strictement technique et professionnel, de près de trente ans, avec les puissances collectives. Je demeure convaincu d'avoir eu raison, que mes convictions étaient justes et réalisables, et qu'elles le demeurent en toutes circonstances sociales. Je ne suis pas fâché d'avoir approché de ce dilemme qui sépare ou qui réunit les peuples et les Etats. C'est à mon atterrissage au Maroc que je dois cela....*

J'ai conclu de cette longue expérience professionnelle que le moment d'une meilleure intégration du bâti à la société du Maroc n'était pas venu, mais qu'il viendrait. ça ne servait à rien de continuer ainsi. J'en conclus encore que les puissances collectives centrales pouvaient en moins de un siècle faire bifurquer de sens l'évolution historique de tout un pays, comme cela a été le cas des colonisations européennes récentes du Maghreb et de l'Afrique.

*...Au terme de mon contrat de coopérant belge à l'étranger, sur lequel le Maroc m'avait transféré en 1976 pour libérer un poste marocain dans sa fonction publique administrative, et l'Etat marocain ne souhaitant pas plus renouveler mon recrutement que l'Etat belge, la décision de*

*rentrer en France fut prise. Nous avons quitté nos emplois à la fin des années quatre vingt. Nous avons presque l'âge de la retraite officielle. Stacia est rentrée quelques années avant moi, en 1987. Nous avons acheté une petite maison à Maussane pour nous y installer...*

...Peut-être y aurait-il des leçons à apprendre pour l'Europe dans le domaine de l'organisation des petits groupements sociaux de base, dans les autres civilisations de la planète ?



Une forme de libération individuelle, s'était prononcée en 1968 en Europe et aux USA, avec les formations de groupes marginaux anti-guerre américains, avec les contestations de la jeunesse parisienne faisant table rase des conventions et des convenances sociales immobiles et trop vieilles, et devenues contraignantes et absurdes dans leur conservation forcée, dans les domaines de la reproduction sociale, celui de l'enseignement principalement, et dans le domaine sexuel aussi. Il ne fallut malheureusement que quelques années aux états nationaux pour « récupérer » ces mouvements contestataires fragmentés et que les choses redeviennent comme avant, car il n'y avait pas de projet global derrière ceux-ci. Ce furent des feux de paille qui motivèrent quelques minimales rectifications dans le système global habituel, mais ne le bouleversèrent pas. Ces expériences pour une société européenne nouvelle ne concernèrent que de jeunes enthousiastes et marginaux, qui réintégrèrent ensuite la norme sociétale générale sans y avoir rien changé.

Car « l'Occident » euraméricain est judéo-chrétien... et aussi mondialiste par ses choix de système de développement centralisé et centraliste, expansionniste, c'est-à-dire « capitaliste », que l'entreprise soit privée ou qu'elle soit étatisée, collectivisée. C'est dans la pensée occidentale, dans son système de valeurs et de savoirs, qu'il convient de trouver la motivation de sa volonté unanime de convertir le monde entier à son propre système, à dominer les autres systèmes de pensée et d'action.

A commencer par les autres centralités nationales non encore tout à fait occidentalisées mais prédisposées à faire partie de l'union des nations du Monde comme des relais pour son occidentalisation mondiale.

Plus jamais de guerre ni de conflits violents entre nations, cela veut dire cosmopolitisme « occidental » intégral : l'humanité est une et elle est de l'idéologie du plus fort. Pareil pour les « civilisations » humaines à réduire à la civilisation universelle ; pour les droits individuels d'un homme universel futur, abstrait et « occidental » à la fois ; pour les produits standards universels de l'industrie et de l'entreprise multi-nationale mondialisées ; pour les communications humaines et de marchandises planétaires généralisées, etc.

Cependant la contradiction privé/public persiste dans le système capitaliste occidental - les privatisations ou les nationalisations creusant des contrastes penchant d'un côté ou de l'autre, et arbitrés au sommet des centralisations territoriales. Facile quand il n'existe plus de base populaire et que le milieu local est géré par un pouvoir territorial global et vertical du plus haut dirigé vers le plus bas. De l'humanité collective à l'individu.

Avant cela, le haut dépendait du bas, d'une base sociale locale organisée en autonomie et confédérée. Pour cacher l'iniquité des pouvoirs centraux généralisés dans le milieu local, par interventions verticales directes ou relayées, « l'occident » inventa le « suffrage universel » par lequel la population individualisée désigne des chefs d'Etat et de gouvernement. Et encore parfois pour désigner des dynasties royales par filiation parentale, et des sommités religieuses par désignation des pairs. Cela s'appelle la « démocratie occidentale », et s'auto-désigne comme le meilleur des systèmes de gouvernement de la population et des biens.



*Le marxisme avait été une révélation pour moi à l'âge adulte.*

C'était enfin une explication analytique claire du système de développement dans lequel l'Occident se dépétrait, avec ses contradictions, ses difficultés et ses injustices sociales et territoriales, dans son expansion incoercible et continue sur plusieurs siècles vers la mondialisation intégrale du capitalisme public ou privé occidental. Ses contradictions historiques, principalement

celles portant sur la justice sociale et la revalorisation d'une base populaire locale en face de la centralisation économique, politique et religieuse, ont valu des révoltes européennes célèbres dont beaucoup échouèrent (comme l'opposition Vaudoise au pape au treizième siècle, comme la Commune de Paris au dix-neuvième siècle) et quelques unes réussirent (comme le Protestantisme de Luther au seizième siècle, comme la révolution française au dix-huitième siècle, comme la révolution russe au vingtième siècle, qui laissa son empreinte sur l'Europe et qui dérivait vers l'Asie), mais l'injustice sociale inhérente au système même demeure. C'est celle, conservatoire, qui consiste en l'exploitation de la masse prolétarienne centralisée au bénéfice des dirigeants centraux possesseurs privilégiés des leviers du développement social.

Pour moi, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques et principalement sa partie occidentale, était comme l'Europe « occidentale » un pouvoir et un territoire de civilisation européenne, où se manifestait la principale contradiction interne au système occidental du pouvoir et du



développement territorial. L'URSS parvint à renverser l'empire tsariste, tout comme la République française parvint à éliminer la royauté de son territoire pour la remplacer. La « gauche » et la « droite » sont une tradition « occidentale ». Elles réapparaissent successivement de temps à autre, sur un lieu ou un autre, au cours de l'histoire occidentale. Et les problématiques qui les génèrent ne sont jamais abolies. L'idée ambivalente est « occidentale ». Elle est reprise et réinterprétée parfois par des « occidentalisés ».

Le système religieux occidental est de « droite », et il l'est depuis toujours, malgré ses toutes récentes tentatives d'adaptation à des revendications sociales populaires comme jadis avec ses ordres mendiants, et hier avec ses prêtres-ouvriers. Les « populismes » sont de droite.. Cette religion millénaire a façonné la pensée occidentale et contribué à la transformation des peuples en populations centralisées. Son ambition est cosmopolite et universelle. Les « bergers » universels du troupeau planétaire de moutons. Mais comme toutes les structures dormantes de puissance territoriale, le christianisme est toujours là, à attendre son heure, comme toute autre structure centraliste et mondialiste.

A la fin du dix-neuvième siècle, en France, partout dans les grandes villes, Paris, Lyon, Marseille... l'Eglise catholique se mit à construire d'affreux édifices de culte, en accord évidemment avec les autorités municipales et nationales. On venait d'échapper-belle aux menaces socialistes irrégieuses des Communards. On se devait alors d'ériger sur des éminences des monuments expiatoires et protecteurs, tels Montmartre à Paris (le Sacré Coeur néo-byzantin), Fourvière à Lyon (néo-Renaissance), La Garde à Marseille (néo-byzantino-Renaissance). Toutes des horreurs d'architecture, mises bien en vue de tous, sur les plus hautes éminences naturelles des villes pour les éminences empourprées d'Eglise, manifestant de la fatuité de leurs auteurs.

C'était à nouveau une grande époque pour la centralisation religieuse en Europe Occidentale. Même de petits villages furent dotés d'une flèche de clocher sur leur plus haute colline. Mais il n'y avait plus de « style ».

Comme genre architectural le dix-neuvième siècle en France a été d'une laideur épouvantable. Toutes les manières néo des époques passées, et parfois des civilisations lointaines étrangères, se mélangeaient en d'affreuses combinaisons. Comme si cette Europe avait tout-à-fait perdu sa personnalité collective, sa dignité et s'autorisait à faire n'importe quoi.. Toutes formes se mélangeaient avec des matériaux nouveaux et des techniques nouvelles du bâtiment, jusqu'à ce que « l'Art Nouveau » pointe son museau. Le style « hétéroclite » se prolongea sur un demi siècle. De quoi en perdre le sens de l'évolution historique, ce qui se solda par la première grande guerre européenne. A la suite de cette guerre apparut un peu de lumière à l'horizon culturel, puis après une nouvelle grande guerre mondiale, se confirma le style « moderne » universel caractéristique de la centralisation mondiale occidentale, et qui commence à peine à être rejeté par les nations, pour l'habitat ou pour le milieu social de proximité notamment, pas pour les édifices d'infrastructure mondiale, qui seront à la rigueur travestis de nationalismes décoratifs.

Le double aspect des cultures, ainsi que les développements horizontaux et verticaux des pouvoirs territoriaux auxquels elles correspondent, se reflètent dans les arts collectifs - danse, chants, musique, couleurs, sculptures, architectures - ponctués par moments d'oeuvres individuelles hors normes.

Mais en éliminant ses autonomies locales, l'occident centralisé élimine de sa sphère culturelle les arts populaires, dont les restes sont alors consommés comme vestiges révolus.

Et ce faisant, il a décomposé les peuples en individus séparés réagregables par catégories massifiées ou centralisées, de même identité socio-économique et de culture centralisée. L'art s'est ainsi individualisé et il s'est confondu avec la catégorie élitiste centralisée de la classe dirigeante. Dès lors l'auto-production artistique populaire, n'aura plus que le caractère velléitaire d'une entreprise sans avenir prévisible.

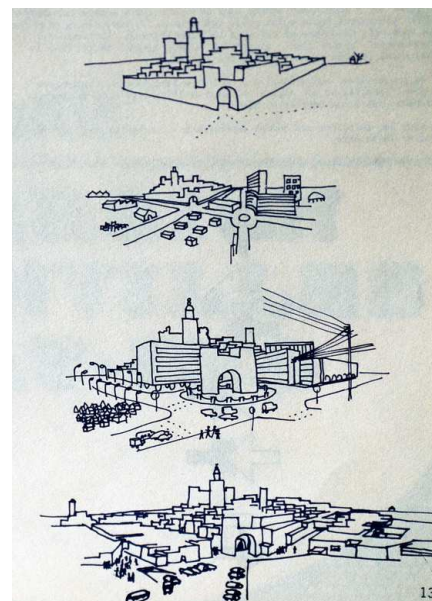
On peut très bien se passer des religions, se construire une morale collective sans contraintes psychologiques, sans des intervenants surnaturels, imaginaires et mensongers et sans obscurantismes mentaux et physiques, en toute liberté et justice, individuelles et collectives. D'ailleurs elles se construisent, cette nouvelle morale sociale et ces nouvelles institutions sociales, très lentement sans doute, mais les résistances à vaincre sont encore tellement présentes. La révolution dans les esprits est devenue plus importante que la révolution du mode de développement.

Pour un tel changement, la question des communications inter-personnelles est essentielle, et donc la question des cultures, des appartenances historiques au même ensemble territorial, au même cheminement de la pensée et du savoir collectifs opérés dans le temps et dans l'espace. Sinon l'intercommunication humaine ne serait que superficielle, matérielle, physique et biologique, c'est-à-dire commune à toute l'humanité. Universelle et /ou invariable. Les convenances réciproques ne trouveraient plus de place dans une culture sociale mondiale, où il ne subsisterait pour langage et expression que des rapports de force, aboutissant à un chaos global organisé, ou bien à une manipulation de tous par quelques uns, c'est-à-dire à la centralisation mondiale, et à l'homme social universel.

En occident, les vieilles convenances sont épuisées, vieilles, ruinées et décadentes. Elles appellent à être renouvelées, remises à jour, reconsidérées. Elles sont dépassées en quelques siècles de conservation immobiliste. Il est urgent de se débarrasser des momies culturelles occidentales, mais simultanément tout aussi urgent de les renouveler, de reconstruire sur leurs cimetières une éthique, et une morale sociale nouvelles, par des principes convenus et voulus, actualisés et socialement pour tous valorisants et acceptables, du moins pour la majorité populaire.

Les blocages mis au progrès social par les habitués des pouvoirs globaux ont trop longtemps duré. Ce sont ces instances centrales qu'il convient de modifier : les grands organismes industriels, financiers, politiques, économiques, technologiques, culturels... d'échelle planétaire, avec leurs réseaux de relais territoriaux. Ce sont eux qui ne traitent l'homme que sous ses aspects matériels, et de très haut, de très loin, ce qui dévalorise ses aspects sociaux locaux et les héritages convenus de sa culture locale. L'homme centralisé n'est plus qu'un élément matériel de la masse centralisée d'éléments identiques manipulée par le centre général du pouvoir territorial à laquelle il appartient. Il n'est plus libre.

Casablanca, Marrakech, Rabat, villes où j'habitais au Maroc, sont des villes disloquées. Ici le noyau historique vétuste intra-muros bourré de population et en décrépitude. Là la ville-nouvelle planifiée, hier nommée ville européenne, aux normes de rues automobiles bordées de hauts immeubles alignés et contenant les principaux établissements publics de la ville. Là encore le secteur industriel qui agglomère des industries mal compatibles avec l'habitat. Là enfin les ensembles banlieusards d'habitat moderne, entendre européen, faits d'immeubles orientés à appartements et de lotissements de maisonnettes et de villas identiques. Ici encore, les ensembles banlieusards de lotissements clandestins, couverts de maisons auto-construites, qui sont réalisées en trois phases distinctes : un propriétaire de terrain urbain non constructible vend celui-ci



clandestinement par parcelles d'habitations à des auto-constructeurs qui réalisent à leur tour clandestinement leur maison.

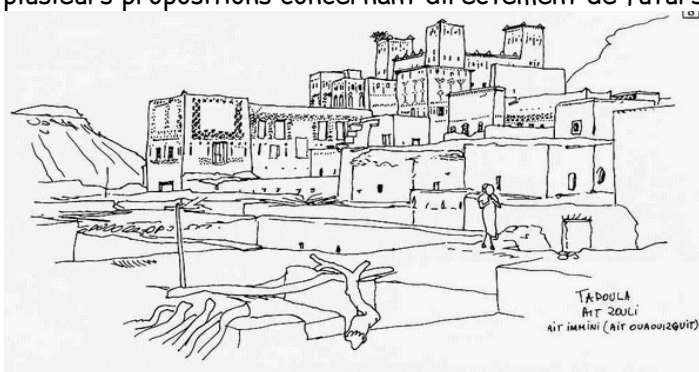
En dernier ressort la collectivité urbaine est contrainte d'équiper le quartier construit en voirie et en réseaux d'eau, d'égout et d'électricité, etc. Les bidonvilles durcissent aussi sur place mais plus lentement. Ces réalisations non planifiables finissent par se trouver à l'intérieur des agglomérations par les débordements de la croissance urbaine très rapide.

Impossible de faire admettre qu'il serait bientôt indispensable de concilier entre eux les différents degrés territoriaux responsables de la réalisation des constructions locales, principalement en réalisation d'habitat, et sans considération de simulacres décoratifs destinés à faire confondre un degré territorial et historique avec un autre. Il aurait fallu régulariser les processus de réalisation de l'habitat clandestin ainsi que ceux de l'habitat de survie.

L'habitat rural presque total, les quartiers « clandestins » et les bidonvilles de l'habitat urbain sont les seules transpositions dans l'actualité et dans la modernité de l'habitat maghrébin pré-colonial dans ses formes de logement individuel.

Au niveau de la proximité sociale locale, cet habitat est aussi, le plus souvent, organisé selon des systèmes d'agglomérations et d'alignements propres à l'urbanisme centralisé et de négation matérielle des auto-aménagements locaux de l'habitat en société de base, d'où l'individualisation des auto-constructions résiduelles d'aujourd'hui. A ceci s'ajoute pour l'habitat rural les changements de localisation nécessités par les éparpillements individuels de la centralisation et par l'urbanisation des concentrations industrielles des grandes exploitations individualisées.

Mon activité professionnelle a consisté, en plus des réalisations ordinaires d'aménagements nationaux et locaux, à la formulation de plusieurs propositions concernant directement de futurs habitants à leurs projets locaux d'habitat, en continuation de l'habitat pré-colonial abandonné et dégradé, et parfois devenu velléitaire. Reconstitution de la société de base auto-conceptrice autour d'un projet expérimental d'habitat nouveau, et autour de projets de rénovation d'habitats anciens, ruraux et urbains.



Projets d'immeubles collectifs et de lotissements d'habitat associant à la modernité technologique de construction et d'équipements les principes sociétaux révolus des logements à cour intérieure et des voisinages organisés par cooptations aux dimensions sociales locales viables, etc. En fait il ne s'agissait, pour moi, que de tenter de transférer dans le contexte « moderne » local actuel, en toute coexistence du « centralisé » et de « l'autonome », des situations survivantes d'habitat populaire historique constatées toujours vivantes, quoique aujourd'hui « clandestines », et régressives, réprouvées par les pouvoirs collectifs officiels engagés dans la seule centralisation mondiale du milieu local depuis près de un siècle, par leurs politiques opportunistes à court terme, nationales et locales...

Inutile dès lors, pour moi, de rester dans cette ambiance sociale et professionnelle stérilisante.

Mes séjours à l'étranger m'ont confirmé qu'il persistait de fortes différences entre les civilisations. Elles se manifestaient encore dans ces pays après un siècle d'occidentalisation forcée, qui en altéra violemment la progression historique endogène.

Ces différences culturelles notables portaient moins sur les niveaux de connaissance objectives intégrées dans la population que sur les convenances acceptées et pratiquées par celle-ci, et par a-priori, concernant les valeurs sociales et populaires majoritaires sous tous leurs aspects, transmises par l'histoire et difficilement modifiables.

Les « orientalismes » en arts sont une invention décoratrice occidentale européenne du dix-neuvième siècle, liée aux colonisations. Ils étaient un aspect de l'art en Europe et à destination d'européens plongés dans l'univers étranger qu'ils colonisaient et qui les impressionnait. C'était au dix-neuvième siècle un art mineur d'européens pour des européens.

Plus tard, les bourgeoisies dirigeantes européanisées des anciennes colonies firent pareil, surtout pour leur architecture. « Orientalismes » en spectacle nationaliste populaire et « occidentalisme » en spectacle universaliste.

Ainsi les mosquées, les palais royaux, les grands ensembles d'habitations..., présenteront des décors architecturaux pré-coloniaux ou pseudo-orientaux. Les édifices à impact social important feront figure de conservatisme, tandis que ceux sans grand impact social populaire feront figure de progressisme.

L'ambivalence du développement local des sociétés jadis colonisées par l'Europe persiste encore. D'une part le passé identitaire est artificiellement prolongé à l'aide de décors superficiels donnant aux édifices quelques apparences conservatrices. D'autre part un futur identitaire mondialiste, après avoir été européen ou métropolitain colonial. Mais cela ne concerne pas seulement les architectures et les urbanismes de proximité. Cela concerne aussi les vêtements, les mobiliers, la musique, la cuisine, etc..., déviés vers le folklore. Les sources sociétales précoloniales traditionnelles endogènes de l'art de bâtir, nationales et locales autonomes, ont été tariées. Leurs structures de production n'ont pas été reproduites par les colonisations européennes ainsi que par les « indépendances » qui leur succédèrent. Elles sont demeurées bloquées et récupérées depuis un siècle. Celles de la production populaire de l'habitat plus radicalement encore que celles de la production d'infrastructures nationales monumentales.

Les vestiges pré-coloniaux d'habitat sont livrés, après les pauvres qui en sont à présent délogés, à des étrangers de passage, cosmopolites, friands d'exotismes et d'anachronismes. C'est à présent le sort dévolu aux « vieilles-villes » dans leurs remparts. L'exploitation touristique des milieux bâtis a fait renaître des spectacles d'architectures décorées de passéismes en travesti d'ancien révolu, et des imitations de chants, de danses et de musiques « folkloriques », qui n'ont plus de justifications sociales locales si ce n'est du spectacle étrange pour étrangers.

En devenant spectacle, curiosité, pour des gens extérieurs et étrangers, les auto-productions locales ont changé de nature, et d'endogènes se font exogènes. Les patrimoines culturels historiques deviennent ainsi la propriété de l'humanité entière, universels, et donc cosmopolites. De fausses et d'authentiques pièces du musée historique universel.

Les orientalismes picturaux coloniaux européens sont déjà versés à ce musée universel occidental, qui en fixe la côte commerciale.

Les défis terroristes résultent du comportement global de l'Occident vis à vis des autres civilisations, ou de la mondialisation occidentale centraliste qui s'accroît. En ce qui concerne l'Islam, l'Occident doit savoir qu'il n'existe pas d'Islam modéré autant qu'il le voudrait, ni comme cet Occident a parfois réussi à le faire avec le christianisme, en séparant l'Eglise de l'Etat, dans un cadre « laïc », il ne réussira pas à le faire avec un Islam sans clergé.

En Islam les gouvernements sont centralistes en totalité, état et religion indissociés. La « chance » pour l'Occident c'est que ces gouvernements nationaux ne font pas un bloc uni, et que souvent certains font appel à l'aide occidentale et internationale, toujours conditionnelle.

*J'eus la conviction que les cultures, comme les civilisations dont elles émanent, sont un mélange d'irrationnel et de logique rationnelle. L'irrationnel semble primordial dans les échanges, toujours compétitifs, faits entre sociétés à cultures différentes. Par contre le rationnel paraît prédominant dans les échanges faits entre le central et le local, et entre catégories sociales dominantes et dominées, dans les échanges qui se produisent par la structure verticale d'un même ensemble culturel.*

Mais les a-priori collectifs culturels ne font pas nécessairement intervenir l'imaginaire surnaturel ou des fables passéistes comme moyen consensuel de communication entre les individus. Il n'en est ainsi que par les religions. Celles-ci sont monothéistes et mondialistes comme celles « d'Occident » et « d'Islam », ou bien polythéistes et localistes comme celles d'Afrique noire et de l'Océanie indigène. En d'autres lieux les comportements sociaux sont fondés sur une hypothèse collective partagée de développement humain, comme la justice, le respect, la sagesse, la liberté, la beauté, etc. Il fut de courts moments de l'histoire européenne où, en quelques unes des nations européennes, l'a-priori collectif était résumé par « liberté, égalité, fraternité » ou par « prolétaires de tous les pays, unissez-vous ».

*Ma présence en un pays « en développement », ex-colonisé et indépendant, m'apporta des confirmations utiles.*

Ici l'auto-construction témoignant de l'existence d'une autonomie locale encore vivante était très présente encore, quoique n'étant déjà plus sociale actuellement mais seulement familiale, autrement dit individuelle. Elle allait prendre fin si on n'y prenait garde. Mais n'était-ce pas ce que voulait le pouvoir central « indépendant » ? Seulement avait-il les moyens de sa politique locale centraliste et mondialiste ?

Il était clair, ici, dans l'urbain comme dans le rural que les autonomies locales existaient il y a peu et que ce sont elles qui construisaient en communautés appropriées leur habitat.

Ces petites unités locales populaires indépendantes constituaient les cellules de base pour la société et elles formaient et contrôlaient, le cas échéant, les pouvoirs de sommet. Elles étaient les peuples, non la population. Le processus de la territorialisation était inverse de ce qu'il est devenu par la suite dans le monde occidental.

« Pas de pouvoir suprême, ni dieu, ni roi, ni tribun » dit un chant populaire français du dix-neuvième siècle. Mais pour cela il faudrait que les peuples soient à nouveau souverains dans leur espace local d'établissement, et que seulement ensuite ils précisent en commun les symboles et les compétences générales qui leur conviendraient et seraient aptes à régler momentanément des questions territoriales et collectives qui se présenteraient aux envergures plus larges que celles de la localité

Il me parut évident que si une inversion de l'exercice des pouvoirs locaux venait à se reproduire quelque part en Occident, les pays en dépendance occidentale suivraient automatiquement le mouvement. Je me pris à imaginer des développements de mouvements communalistes en Europe, susceptibles de renforcer les autonomies locales face aux centralisations nationales et supranationales, qui y poursuivent toujours leur mondialisation. Et qui, ce faisant, accentuent dans le monde les contrastes exercés par les sociétés, entre base et sommet des pouvoirs locaux, au risque de provoquer des ruptures et des conflagrations sociétales.

L'indépendance sociale locale relative me semble la condition première pour des indépendances sociales tout autant relatives, exercées sur des territoires plus grands que celui fréquenté localement en permanence et en contact direct par les plus petits groupements sociaux. Que la taille supérieure de la société humaine soit planétaire, il n'en demeurera pas moins que sa taille





inférieure sera toujours la localité d'habitants autonome, ou indépendante et libre relativement à la dimension locale de son espace d'habitat, et apte à s'unir pour fonder les entités territoriales supérieures, en cas de nécessité provisoire.

Depuis tout jeune et sous la pression de la position familiale dans mon contexte social, j'acquis une conscience de classe prononcée. A savoir que non seulement une masse de population était exploitée et que ceci était dû à la concentration exercée du pouvoir local, mais aussi que cette masse était localement homogène sur le plan culturel, qu'elle acceptait difficilement, en ses activités opérationnelles et en proximité d'habitat des éléments « étrangers », non convergeants en quelques domaines même secondaires comme la langue et la naissance.

Cette conscience de classe ne fit que se développer au cours du temps. Elle m'amena rapidement à considérer le système de développement centralisé qui avait provoqué les massifications des peuplements en des masses ségréguées différentes en nombre de population et en fonctions dans le développement dit « capitaliste » qui était le nôtre. Petit nombre des dirigeants et grand nombre pour la population exploitée dans la production, moyenne de quantité pour les services, et optant tantôt pour les dirigeants, tantôt pour les travailleurs producteurs, selon les conjonctures conservatoires du système global.

Cela me fit considérer que Etat et Peuples étaient opposés et en conflit dans le système global centralisé injuste pour l'exploité et le non propriétaire des biens. Peuples et Etats étaient ainsi devenus incompatibles parce que la centralisation avait inversé le système du pouvoir local. Il apparaissait ainsi que peuple se muait en population dans les systèmes de développement sociaux centralisés, et de plus en plus étendus en territoires.

Il fallait alors imaginer, par les traces historiques présentes qu'ils laissent, ce qu'étaient les peuples avant leur centralisation récente, avant qu'ils soient confondus avec des populations indifférenciées. Beaucoup de témoignages matériels sont toujours perceptibles en « occident » européen. Ainsi pour les habitats dits régionalistes encore fréquents et habités, qui furent produits par les habitants eux-mêmes et en autonomies locales. Ils différaient certes par « pays » ou régions mais aussi par petites unités géographiques et sociales d'occupation de l'espace local comme une plaine, une vallée.

Ils sont aujourd'hui centralisés, c'est-à-dire récupérés et rajoutés avec les réhabilitations qui conviennent, au patrimoine centralisé d'habitat.

Les grands ensembles territoriaux culturels forment les espaces de civilisations humaines. Il y en a encore plusieurs sur la planète, au vingt et unième siècle de notre ère. « L'Occident » et « l'Orient » sont deux civilisations centralisatrices. A celles-ci s'ajoutent les civilisations non centralisatrices d'Afrique et d'Australie.

Les aires culturelles centralisées sont gérées socialement par deux polarités territoriales d'échelle différente. L'une locale indépendante et directe, habilitée à gérer des ensembles territoriaux, relayés ou non, plus vastes que le milieu de proximité directe. L'autre aire culturelle était centrale et gérait la généralité locale de son rang et ainsi soumise à sa dépendance.

En Occident, jadis cette généralisation des prérogatives centrales n'intervenait pas en compétiteur des prérogatives locales, ne supprimait pas les indépendances locales, ni leurs facultés de coproduire des entités centrales et généralisatrices qui leur convenaient.

En s'appropriant tous les pouvoirs locaux, la centralité territoriale nationale, puis super nationale, se rendit hégémonique et supprima sa base sociale avec son indépendance locale, et en place des peuples produisit des populations centralisées et interchangeable.

Du même coup les identités locales et régionales d'une culture centralisée générale disparurent, tout comme disparaissaient les nuances nationales particulières dans une civilisation centralisée, et disparaîtront peut-être, par l'expansion occidentale, les autres civilisations avec lesquelles elle est entrée en conflit territorial.

Bien entendu des contradictions majeures s'expriment à l'intérieur même des civilisations. Par exemple, en « Occident » euraméricain entre les systèmes de développement collectif centralisés libéraux et socialistes, entre les privatisés et les publics. Par exemple entre les strictes centralisations locales et les compromis avec des degrés territoriaux subalternes, comme pour les régionalisations infra-nationales justifiées par l'élévation du degré territorial multi-national européen.

Mais à l'intérieur même des cultures se posent aussi des problèmes résultant des expansionnismes inter-culturels et inter-civilisationnels. Une culture est un mode de communication des gens entre eux et avec les objets et leur milieu, fondé par une très longue présence sur le même espace collectif en perpétuel auto-développement. Elle opère selon deux paramètres, l'un solidarise et l'autre dynamise. La solidarité est obtenue par un accord collectif et constant sur des convenances, généralement arbitraires, en y regardant de près. Le dynamisme résulte davantage des vérités objectives acquises, de savoirs matériellement expérimentés, accumulés en mémoire historique collective et entraînant des nouvelles découvertes scientifiques futures.

La centralisation croissante d'une civilisation pour recouvrir d'autres civilisations risque de renforcer les solidarités hostiles à son encontre plutôt que provoquer de plus grands savoirs collectifs ailleurs.

D'autant plus que l'éloignement entre les pôles directeurs extrêmes des sociétés sera plus grand. Et par ailleurs, on imaginerait mal la société mondiale cosmopolite déculturée, en foules esclaves manipulables au service de potentats héréditaires.

Les « occidentaux » - Europe et Amériques aujourd'hui - ont propagé le mythe de la liberté individuelle dans leurs sociétés des « droits de l'homme universel », et du respect de toutes les opinions et de tous les comportements non contrariants, etc. Ils donnent en exemple au monde leur ensemble territorial et, dans celui-ci, la société Nord-Américaine. Mais le modèle n'est pas la réalité, il n'est pas confirmé par les faits quand ce serait même écrit sur du papier. Toute l'histoire occidentale prouve le contraire.

L'individualisme collectif ne constitue pas une société modèle. Ses individus commenceront par se battre pour convoiter les mêmes biens et ressources, à se liguier en groupes opposés ayant mêmes intérêts individuels. A commencer dans la proximité, sur place, localement, puis jusqu'aux plus grands espaces, se doteront de chefs centraux territorialement de plus en plus puissants et sans intermédiaires d'intervention locale, qui sont toujours menaçants par leurs aptitudes à se confédérer contre un supérieur.

Ainsi, l'individualisme apparaît comme une tare originelle dans la constitution à l'envers de la société occidentale, comme un mythe.

Cela semble mieux de faire partir localement la ou les sociétés, d'une solidarité groupée autonome. Autonomie convenue aussi avec les voisinages locaux communaux, pour constituer les étendues territoriales de plus en plus générales et abstraites destinées à régler démocratiquement les problèmes collectifs les plus généralisés et étendus non réglables

localement dans un contexte social de proximité directe permanente. Ces grandes généralisations territoriales ne sont qu'épisodiques historiquement, variant en taille comme en durée de leur activité en proportion de leur nécessité locale et d'une relative centralisation auto-contrôlée du milieu local.

Tous les systèmes sociaux sont améliorables par progression endogène. La « démocratie libérale » occidentale n'est pas l'inéluctable « progrès » de tous les systèmes de développement social existants. Elle est par ailleurs elle-même extrêmement variée dans ses applications et variable dans ses projets. Elle n'est pas seulement « libérale » puisqu'elle peut être aussi centralisée, étatisée, socialisée, c'est-à-dire « non libérale ». L' « Occident » est présenté en modèle démocratique aux autres sociétés, qu'il aura pour la plupart déjà désagrégées et abolies, dans le seul but de les « mondialiser ». Il s'impose toujours par contrainte, par force, mettant les populations en dépendance puisqu'il est centralisé et dominant.

Les grands ensembles territoriaux, sociaux et civilisationnels, qui résisteront à l'Occident pourront établir avec celui-ci des rapports d'égal à égal. Et ceux qui n'y résisteront pas seront mis en dépendance durable, en sous-développement. On ne résiste à la force que par la force, mais c'est aussi une force que de simuler, le cas échéant, une soumission temporaire. Aucune colonisation occidentale historique, qui n'ait été « de substitution de peuplement », c'est-à-dire génocidaire du peuplement antérieur, n'a encore pu sortir de son sous-développement d'occidentalisation.

*Si on me demandait maintenant où, en quel espace, se trouvent mes racines sociales, j'hésiterais entre la Wallonie orientale et le Limbourg flamand, entre les deux principales subcultures qui forment la Belgique actuelle. Mais je sais bien que dans l'une comme dans l'autre de ces contrées je ne me suis pas senti « chez moi ». Le pays flamand a vu la naissance et la croissance de mes parents, le pays wallon a vu la mienne et la croissance de leurs enfants. Je crois que mes soeurs et mon frère auraient opté pour la Wallonie où ils se sont fixés. Pour moi, je ne dirai pas la Belgique car j'y étais localement un étranger, comme probablement chacun de notre famille et surtout les parents. Je ne dirai pas non plus la France, où à Paris je me suis tout de suite senti moins « étranger », mais où à Maussane j'ai eu à nouveau l'impression de l'être redevenu. Je dirai plutôt « européen » à présent, comme auparavant. J'étais aussi européen au Maroc, mais encore beaucoup plus « étranger » qu'en Belgique et en France. Et j'aurais pu avoir honte dans cette ambiance culturelle populaire de m'y reconnaître « étranger » ou d'une autre culture, en constatant tous les méfaits produits sur la culture marocaine par la colonisation étrangère d'hier et, à présent, par la mondialisation « occidentale ». En dernier ressort, je me considérerais, en réponse à la question d'appartenance territoriale, comme un européen, donc un occidental, mais opposé à une mondialisation inconsidérée des peuples non « occidentaux ».*

Ne faudrait-il pas plutôt donner à ceux-ci la possibilité de s'agglomérer en ensembles civilisationnels concurrentiels avec l'ensemble occidental, pour ensuite pouvoir échanger en égaux, en toute équité et au bénéfice réciproque ?

Ce qui différencie entre elles les multiples grandes polarités planétaires, c'est que les unes sont des relais hiérarchiquement dépendants du seul pôle suprême « occidental », et que les autres sont indépendantes et communiquent entre elles d'égal à égal. Autre différence, l'exercice du pouvoir local procédant par le haut, depuis le pôle territorial supérieur, ou bien demeurant situé localement, à la base sociale.

Un pouvoir central hégémonique supprime sa base sociale qu'il transforme en population statistique qu'il manipule. Dans le cas inverse il se tient à la merci d'une base sociale locale confédérée, qui le manipulera à sa guise. Quelle est la « démocratie » ?

Une seule humanité, une seule espèce humaine, c'est évident. Mais l'espèce animale ne suffit pas à construire l'humanité. Il y a en plus la pensée, l'intelligence. Celle-ci est élaborée collectivement par une longue histoire dans une vaste région humaine déterminée. C'est elle qui fait qu'une société, une civilisation, soit solidaire et fonctionne. Et c'est elle qui engage son futur collectif meilleur que son passé.

Il m'a toujours semblé que la société doit passer avant l'individu, et la société locale passer avant la société globale. Mais il existe aussi des sociétés qui désolidarisent leurs peuples en individus séparés

Les individus fondent des parentés momentanées pour se reproduire et pour se transmettre les biens. La famille n'est pas une structure sociale, mais elle peut parvenir à figer la structure du pouvoir local. Les individus fondent aussi des associations identitaires de même ethnie, de même âge, de même sexe, de même opinion, de même occupation, de même profession, etc... aptes aussi à faire pression sur le pouvoir social hétérogène. Les relations individuelles s'exercent en petits groupes homogènes. La société est de peuplement hétérogène pour pouvoir être autonome et elle commence localement en agissant dans sa proximité directe.

*Quoique n'ayant guère d'intérêt individuel autre que la liberté de pouvoir disposer de moi-même, je ne pense pas avoir négligé ma famille, mon épouse et nos enfants. J'ai souhaité qu'ils soient aussi libres que je l'étais. Et les enfants ont grandi en santé et en formation autant qu'ils le souhaitaient.*

Qu'est-ce qui forme un enfant ? Les parents, les amis et la société. Celle du voisinage avant tout. *Sans doute la société étrangère de leur enfance au Maroc aura-t-elle été moins formatrice pour mes enfants que fut la mienne en Belgique, quoique celle-ci n'ait pas plus favorisé mon intégration sociale locale. Cela expliquerait que l'on puisse être porté, dans ce cas, vers un humanisme planétaire et transculturel utopique. Dans lequel les cultures se mélangeraient ou s'élimineraient !* Quant à moi il me semble que les civilisations planétaires pourraient encore se développer et communiquer entre elles, sans avoir ni à s'amalgamer, ni à s'agresser, mutuellement.

*Dès mon intronisation dans le cercle anarchiste de ma jeunesse à Liège, juste après « la guerre », mon aversion des utopies s'est affirmée. Comment l'invention d'un seul pourrait-elle être valable pour toute une société ? C'est cet aspect de centralisme contraignant qui me répugnait dans les formulations sociales utopiques et qui me répugne encore aujourd'hui.* En forme de conte, de rêve imaginaire et de fantaisie, je les acceptais volontiers, mais non en forme de système à concrétiser. Comme européen occidental, je trouve toutes les dictatures insupportables parce qu'elles manquent de considération pour l'opinion, l'accord et la participation de tous ceux qui sont soumis à leurs contraintes : dictature d'opinion dès l'école et par les médias, dictature économique par le marché des produits, dictature de participation par des lois iniques, etc.

Pour ce qui est d'utopies dictatoriales effectives ou projetées en d'autres civilisations, elles ne concernent que leurs peuples, il me semble. Ma civilisation n'est pas universelle, et encore moins diffusable par force. Si cela n'avait tenu qu'à moi il y aurait encore une civilisation pré-colombienne aux Amériques.

L'Internationale socialiste de Marx n'était pas plus une utopie réalisée que le Socialisme de Lénine. La centralisation capitaliste mondiale était bien en route, en ces temps-là, et l'opposition collective organisée des travailleurs prolétariés en était la contradiction qui se justifiait en particulier par l'éviction du tsarisme de Russie. C'est la mondialisation des centralisations occidentales, d'origine commune et partagée de tout l'Occident ainsi unifié avec sa contradiction politique majeure, qui provoqua l'universalisation du « modernisme » en aménagement local des sociétés, et son rejet actuel par les populations comme déshumanisant.

La mondialisation occidentale a déjà obtenu ainsi son premier échec d'organisation sociale universelle.

Dans les alternances « gauches-droites » des pouvoirs collectifs, ainsi que « centralistes-décentralistes », évoluant en zig-zag à différentes échelles géographiques, du global au local, pour le développement du modèle « occidental » de société, deux formes interfèrent : un capitalisme libéral ou privé et un capitalisme encadré et public.

Mais en évoluant la gauche et la droite en sont venues à se mélanger et à se confondre. La gauche appuie les fournisseurs d'emplois de droite et la droite a besoin de pouvoir d'achat pour ses produits à gauche. Le fossé d'opposition entre ces tendances politiques européennes qui existait au dix neuvième siècle s'est comblé, et il n'existe plus aucune prédominance de systèmes de pouvoirs modérés au centre de l'hémicycle politique de gouvernement, ou bien on change les termes en « démocrates » et « républicains » comme font les USA, l'un moins centraliste que l'autre. La contradiction politique « occidentale » n'est plus entre gauche et droite dans le même système, mais entre concentration et déconcentration du pouvoir local. A l'échelle globale de la mondialisation occidentale, les extrêmes de cette contradiction seront centralisation planétaire et autonomies locales. Mais on n'a pas évoqué ici l'éventuelle manifestation d'un autre système de développement social en provenance d'une autre civilisation majeure du monde, opposable au système occidental, ou bien qui serait réellement révolutionnaire dans l'espace occidental.

Le pire dans la mondialisation des sociétés, c'est la perte des identités culturelles, du fait de la prédominance, dans une culture à l'échelle mondiale, des seuls aspects objectifs de celle-ci, c'est-à-dire des savoirs et connaissances matériels débarrassés de tous les a-priori subjectifs qui distinguaient entre elles les anciennes cultures. La civilisation mondiale qui respecterait les autres identités qu'occidentales serait exclusivement matérialiste, n'héritant que de cela de l'histoire commune des civilisations mondiales. Sinon elle serait judéo-chrétienne, ce qui serait intolérable pour l'ensemble du monde.

L'Occident a bien changé depuis le début du vingtième siècle.

De grandes découvertes génétiques et biologiques sont survenues - nouvelles espèces végétales, bébés éprouvettes, etc. - Elles ont généré une nouvelle morale sociale : couples homosexuels, couples hétérosexuels plus mobiles, mères porteuses, avortements, pilules contraceptives, émancipation sociale populaire, égalité des sexes, manipulations génétiques, culture de cellules, autonomies sociales locales, autogestion des entreprises économiques, automatisation industrielle des productions, industrie des loisirs, relégation des politiques et des religions centralistes, etc.

Tout cela donne une nouvelle vision du futur, qui transgresse de beaucoup les conservatismes et les tabous régressifs. C'est un bonheur nouveau de la vie sociale qui se présente pour demain. Toutes les structures collectives en seront atteintes et devront être réorganisées : le couple, les enfants, la famille, la propriété, le logement, l'école, l'urbanisme, le travail, les pouvoirs sociaux, les territoires, etc. Demain sera meilleur qu'aujourd'hui, en occident euraméricain atlantique,



meilleur que l'a fait le petit monde méditerranéen, dont la page d'histoire est à présent presque tournée.

Mais déjà le bloc atlantique montre des signes de sécession au milieu de l'Atlantique.

Les architectes et urbanistes de proximité, et bien d'autres professions exercées localement, sont des utopies quand, comme centralistes nationaux et internationaux, ils décident de l'espace de société pour les populations locales, que celles-ci soient non encore centralisées ou centralisées, encore compétentes ou devenues incompetentes.

L'architecte d'aujourd'hui, en principe aussi urbaniste, est l'utopiste par excellence quand il s'occupe d'ordre social et d'habitat. (« L'architecture, l'art utopien par excellence », Georges Jean, 1994). Il est centraliste et universaliste par profession et exclut quiconque d'autre qu'un centraliste de vouloir l'exercer. Il est un organe de la puissance hégémonique qui concentre toutes interventions locales.

Selon Aristote, Hippodamos de Milet qui fut architecte en Grèce il y a vingt cinq siècles « inventa le tracé géométrique des villes et découpa le Pirée en damier ». Son plan de Milet, découpé en trois parties d'habitat pour un centre, fait apparaître le peuplement de la cité en trois classes platoniciennes distinctes : prêtres, guerriers et artisans. La Grèce coloniale en Méditerranée, comme la Phénicie, et d'autres nations ailleurs, exportait son plan de ville en damier. Rome en fit de même, et aussi les nations d'Europe inspirées par leur classicisme antique. Jusqu'aux temps présents.

La colonisation latine aux Amériques, dès le seizième siècle, fit oeuvrer la religion chrétienne en parallèle avec les militaires plus exterminateurs. Le goupillon et le sabre sont associés pour centraliser les territoires.. Par l'intermédiaire de son ordre des Jésuites, les religieux déboussolèrent les autochtones en substituant à leur habitat auto-produit un habitat centralisé et maillé en damier, gouverné par la mission jésuite dont les Indiens devinrent des sujets. C'est encore aujourd'hui la méthode occidentale d'intervention dans l'habitat des autres civilisations, et d'autant plus que leurs peuples, contrairement à leurs Etats, sont encore proches de leur auto-développement local.

Depuis les colonisations européennes et ensuite avec les « indépendances » nationales de ces colonies, la pauvreté dans le monde n'a cessé de croître. Elle s'est d'abord montrée apparente aux intervenants extérieurs, puis s'est développée dans la population indigène, simultanément avec les changements de régimes sociaux et d'aménagement de ceux-ci. L'europanisation des milieux locaux bâtis a fortement contribué à renforcer la pauvreté collective avec la décadence sociale provoquée des milieux locaux bâtis pré-coloniaux. Les « assistances » matérielles occidentales ne parviennent pas à modifier sensiblement le conflit des modèles sociaux populaires opposés.

On observe aujourd'hui, dans les régions ex-colonisées et néo-colonisées, c'est-à-dire mondialistes au sens occidental, que la conservation dégradée des modèles de cadres bâtis de la vie locale, qui se produisait par auto-construction locale à présent tout aussi dégradée, n'existe plus que parmi la population déshéritée, et en contrevenant à la loi. Essentiellement réduite au niveau domestique de l'habitation, les lotissements étant pris en charge par l'autorité publique centralisée ou par des spéculateurs fonciers dits « clandestins » tout aussi centralisés.

Dans l'acceptation par les pouvoirs publics post-coloniaux du modèle d'habitat et d'aménagement de proximité transféré d'Europe par les colonisateurs du dix neuvième siècle - et d'abord pour leurs propres peuplements européens - comme étant le seul progrès et l'avenir de leurs

équivalents historiques antérieurs, ceux-ci se trouvèrent condamnés à disparaître, ou bien à devenir « patrimoine révolu mondial » d'une humanité occidentalisée et onusienne, cosmopolite.

Cette formulation évolutive du milieu local était, et est, bien entendu fausse. Il s'agissait de centralisation du milieu local plutôt que de progression de celui-ci. Et la centralité coloniale prédominante se trouvait alors en Europe de l'Ouest, comme elle se trouve aujourd'hui aux USA. Et l'ensemble des puissances centrales nationales fait office de relais pour la centralité dominante, qui n'hésitera pas à user de violence contre d'éventuelles nations subalternes insoumises. Les peuples manipulés ont si peu droit à la parole, même par un suffrage universel tronqué.

Ce que nous apprend la mutation entreprise mondialement dans le milieu local populaire, en vue d'éliminer toute structure sociale autonome à sa base locale, c'est précisément la potentialité humaine et sociale d'existence et de pérennité de tels pouvoirs locaux autonomes généralisés.. Ceux-ci se chargeaient de la construction de l'habitat et de ses petits services de proximité, encore très récemment en Europe, par ce qu'on pouvait appeler l'auto-construction locale groupée, qui n'était autre que l'indépendance locale relative. Ce n'était pas incompatible avec l'indépendance nationale centralisatrice qui ne monopolisait pas encore la totalité du milieu local.

Cette centralisation sociale n'a cessé de croître, en étendue et en profondeur, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, pendant à la mondialisation occidentale totalitaire. Elle entraîne infailliblement des régressions sociales locales, par les déstabilisations et les ségrégations qu'elle a provoqué, ainsi que l'appauvrissement des peuples, au profit des classes dirigeantes nationales, internationales et mondiales.

Après que les connaissances objectives aient été diffusées sur toute la planète par l'entreprise mondialiste unanime relayée par toutes les puissances centralisées, sans que celles-ci, et surtout leurs peuples, aient renoncé aux valeurs subjectives de leur culture, il pourrait se produire vraisemblablement un renouveau du partage du monde en civilisations différentes. Il appartiendra alors à ces nouvelles concentrations du pouvoir local de restituer aux localités leur part de ce pouvoir proportionné à la gestion directe de leur espace de proximité.

*Puisqu'on a parlé de bilan, au début de cet essai de rétrospective on va tenter de le résumer grossièrement.*

- *Vingt ans de Belgique, où on m'a fait prendre conscience d'une ségrégation régionale entretenue, entre les deux identités principales Flamande et Wallone. C'est l'époque de ma formation civile et professionnelle européenne.*
- *Dix ans de France, où j'ai pris conscience des ségrégations structurelles dans notre système socio-économique occidental, entre riches et pauvres, entre bourgeois et ouvriers. Mais encore plus clairement sont apparues les ségrégations entre coloniaux et colonisés, en cette fin des colonisations de peuplement. C'était aussi l'époque où j'expérimentais un détachement individuel salutaire, une dépersonnalisation de parti-pris d'objectivité.*
- *Trente ans de Maroc, en période post-coloniale, où apparurent concrètement les ségrégations civilisationnelles opérées par les colonisations européennes et par la mondialisation occidentale qui les suivit.*
- *Quinze ans de France à nouveau, qui confirment mon identification européenne non mondialiste, et opposée au nord-américanisme mondialiste simpliste. Ma confiance dans la*

*reconstitution des peuples comme base locale des nouvelles sociétés, n'a pas diminué. Et en contrepartie s'est renforcé mon rejet de toute utopie d'identité humaine locale mondiale.*

*On dit que les voyages forment la jeunesse. Je n'ai pas beaucoup voyagé, mais plus que le reste de la famille de Seraing. En plus des dépaysements, pour que jeunesse se forme, il faudrait encore savoir regarder et comparer, savoir enfin ce que l'on recherche. Il est nécessaire pour ceci de vivre quelque temps dans les sociétés traversées, autrement qu'en « touriste », ou en colon, ou en mondialiste, autrement qu'en visite-éclair, il faut s'y être ancré.*

*Je ne regrette pas d'avoir accordé peu d'importance à mes intérêts personnels. Je n'aurais pas pu agir autrement. C'était plus important d'assumer les engagements pris pour ma famille, pour mes enfants. J'ai essayé de faire au mieux pour les milieux dans lesquels je me suis trouvé, socialement comme professionnellement, tout en restant fidèle à mes convictions d'individu européen. Je n'ai pas souvent réussi à vaincre les inerties des contextes de mes initiatives. D'autres s'en chargeront !*

*L'opinion que l'on a sur les choses et les gens dépend beaucoup du contexte d'où elle a été émise. Mon opinion d'enfant sur mon entourage social m'est restée pour longtemps. Ma famille était très isolée, enfermée dans la maison. Elle s'était protégée d'un environnement social direct et immédiat dans lequel elle ne se sentait pas à l'aise et duquel elle s'excluait, n'y étant pas admise. Enfant j'ai ressenti cela profondément, en solidarité avec mes parents. Mes soeurs et mon frère sont parvenus à se dégager d'un tel enfermement, par l'école, les amis, les voisins, les collègues... moi je n'y ai pas réussi et je ne l'ai pas voulu.*

Ma recherche de réelle solidarité sociale locale, de mini-société directe et autonome, vient probablement de là. Et une telle intégration locale dépasse de loin les solidarités de classes sociales, propres à notre société centralisée qui ségrège et massifie les gens selon leur rôle collectif dans le système de développement général central.

On se prend alors à imaginer toute la variété sociale nécessaire au développement mais réunie en proximité, dans un espace local et en contact direct, en solidarité sociale pour son autonomie locale assumée en commun. Un tel groupement social local constituerait l'élément de base de toute société ayant un rang territorial plus étendu et plus général que celui de la petite localité qui s'y trouve dispersée.

Sans doute une communauté de culture, de langue, d'histoire et d'espace, est nécessaire pour solidariser une population. Mais il faut des générations successives pour que des émigrés en changent. Et durant cette acculturation une souffrance humaine est installée, une injustice faite à « l'homme universel », à l'espèce humaine, dont plus que d'autres sont victimes les prolétaires, en plus grand nombre.

Que la ségrégation puisse exister dans le petit ensemble national et occidental de la Belgique, où coexistent Flamands et Wallons séparément, signifie combien c'est encore plus flagrant quand il s'agit de civilisations différentes, celle d'émigrés et celle du territoire de leur installation.

On doit savoir que l'homme social universel n'existe pas, que c'est une vue de l'esprit. Les sociétés humaines sont différenciées par la culture, et par les civilisations auxquelles elles s'identifient. Sans culture l'humanité sera rétrogradée à l'animalité exclusive et locale, et elle serait universelle quand l'une de ses civilisations aura colonisé et absorbé toutes les autres. Ce qu'entreprend la mondialisation occidentale.

J'espère que l'avenir me fera mentir.

*Je me suis probablement gouré tout au long de mon existence. Certainement même. J'ai l'impression d'avoir « marché à côté de mes pompes », n'étant jamais en phase avec mon entourage. J'ai toujours été au delà du présent, dans un futur de celui-ci, hypothétique et improbable. Je n'étais jamais en conformité avec la réalité du moment, avec la société effective et de dynamique globale européenne, occidentale. Je n'étais pas plus dans des dynamiques d'opposition à l'occident, dont je reconnaissais le bien-fondé et que j'ai concrètement éprouvées au Maroc.*

Je n'ai pas été de ces mondialistes triomphants, comme j'aurais pu ne pas être de ces colonisateurs humanistes et bien-pensants dans une vie précédente. Mais je n'étais pas non plus pour les mondialisés qui accueillirent leur occidentalisation pour ses bienfaits matériels, dussent-ils pour cela changer d'identité culturelle. Mais tous de ces ex-colonisés ne purent réellement échanger leur histoire culturelle profonde pour celle d'une autre nation. On pouvait voir ainsi que les peuples ordinaires avaient bien plus de mal que la bourgeoisie à se convertir à une autre culture que la leur.

Quoique n'étant pas de la culture marocaine pré-coloniale, j'ai toujours considéré que la multiplicité socio-culturelle des civilisations humaines était indispensable aux échanges mondiaux, et qu'il fallait donc la préserver. Il me fallait donc aider les peuples à demeurer eux-mêmes sur la trajectoire de progrès matériel non séparé de la culture historique endogène et populaire. Je me mettais ainsi en contradiction avec la bourgeoisie marocaine et avec l'Etat belge. Celui-ci ne s'est pas privé de me le faire savoir par l'intermédiaire de son ambassade à Rabat. Je me plaçais ainsi, au Maroc, hors de la politique occidentale à l'étranger.

*C'était ma place d'être marginal. Je l'étais dans ma jeunesse en Belgique en marge des activités politiques révolutionnaires orthodoxes, en marge aussi de ma famille, de mes condisciples d'écoles, des cercles d'amis et d'amies, du monde ordinaire.*

*Quand se présentait une situation qui m'attirait, ce n'était pas d'y entrer qui m'intéressait, mais de savoir vers quoi l'orienter. Il fallait savoir d'abord d'où elle provenait, son passé, son origine, son dynamisme, l'imaginer dans son évolution, sa tendance, son futur, sur sa perspective. Et ceci afin de voir où, comment, quand intervenir, projeter. J'étais peu concerné directement et ne recherchais aucun intérêt personnel, si ce n'était d'appliquer mon idée, tout aussi occidentale, d'amélioration de la situation. Et cette idée était à l'opposé de l'idée générale occidentale du « meilleur des mondes ».*

*Dans les remémorations de l'enfance, ce sont des états physiologiques qui ont réapparu, à l'esprit comme au corps. Des états généralement heureux. Les malheureux, qui eurent sans doute lieu, ont été effacés. On doit moins chercher à reproduire la douleur et la honte !*

Les moments de l'enfance éloignée remémorés sont marqués par des émotions et des sensations davantage que par des idées et réflexions qu'ils auraient suscitées. Plus tard, à l'adolescence, ce sera l'inverse, et c'est la réflexion qui réanimera l'émotion. Après l'enfance on prend du recul, on devient plus apte à évaluer objectivement les événements, à porter sur eux un jugement critique.

Cet écart entre enfance et adolescence me semble important pour moi. Il différencie la spontanéité du contrôle de soi. Il y a progression de développement de l'une à l'autre, et une évolution de la personnalité comme on pourrait le penser.

La critique sociale commence à la jeunesse, par les relations personnelles d'abord, avec d'autres identités, d'autres points de vue, d'autres âges, etc. Plus tard par l'observation des systèmes sociaux et de leurs relations collectives.

*C'est après la guerre, vers dix huit ans qu'il m'apparut possible et juste de changer le système social de l'Occident.* L'Europe occidentale, avec les Américains, avait contribué à renverser le système social qu'Allemands, Italiens et Espagnols nazis et fascistes avaient répandu sur l'Europe. Nos alliés soviétiques européens avaient depuis longtemps renversé l'empire tsariste et pour cela furent exclus de l'Occident. Il ne restait à l'Occident qu'à s'améliorer lui-même, pour une plus grande justice sociale. Mais cet Occident visait un tout autre but : les conquêtes économiques coloniales, néo-coloniales et mondiales. La « guerre froide » a fini par ébranler et renvoyer l'Union soviétique à la régression sociale du libéralisme capitaliste occidental. Mais l'histoire occidentale est là qui témoigne que le défaut majeur de son système de développement est dans sa contradiction interne : économisme contre socialisme, qui n'est pas du tout résorbée. C'est-à-dire que ce n'est que partie remise. La mondialisation est pour l'Europe la fuite en avant de l'économisme au détriment du socialisme. Et tous deux centralisées s'associent et se confondent au sommet en se neutralisant, en s'immobilisant, faisant apparaître une nouvelle contradiction locale aux occidentaux, politique, de dépendance contre indépendance, ou de mondialisme contre communalisme, s'y ajoutant à droite contre gauche

Un nouvel ordre occidental pourrait repartir de la base locale des sociétés, quand elle se sera réaffirmée par rapport au centralisme abusif. Et quand elle aura retourné le système de la centralisation territoriale, donnant la centralisation comme dépendante des autonomies locales, chargée seulement d'opérer à des niveaux territoriaux communs, pour des interventions bénéficiaires seulement à la base locale commune définie.

Comme dans tous les combats pour la justice sociale coiffée par un pouvoir territorial centralisé, une part des exploités sera opposée, par les exploitants injustes, à l'autre part révoltée. Ce sont les mercenaires soldats, policiers, fonctionnaires et bien pensants, qui sont opposés aux travailleurs ouvriers. Les exploitants centralisés espèrent convertir tout le prolétariat industriel en mercenaires à leur solde. Mais l'investissement occidental dans le mondialisme accéléré risque de tarir les budgets centraux de financement des mercenariats occidentaux, et ne feront que déplacer un problème du système occidental au lieu de le résorber.

*Il me semble au terme du chemin que j'ai toujours observé et entrepris les choses en me plaçant en dehors, d'un point de vue situé à l'extérieur, neutre, pour ne pas être partie et juge à la fois. Je ne crois pas que c'est là un « esprit de contradiction ». Ce serait plutôt un esprit critique et objectif, par souci de vérité.* Comment pourrait-on accepter comme vérité ce que disent et font les généraux politiques du pouvoir central, les propagandes, les médias, les écoles, les églises... C'est leur métier de mentir pour garder leurs privilèges, pour rester au pouvoir. Etre objectif c'est vérifier par soi-même, c'est être incrédule : ni dieux ni maîtres. Ce n'est pas une maladie que de refuser l'esclavage et la soumission et que de refuser l'injustice collective. Il y a très peu de gens non impliqués et qui ont une opinion juste sur la politique générale de l'occident judéo-chrétien. Il y a eu Marx au dix neuvième siècle. On peut certainement traiter différemment le cas particulier individuel et le cas général collectif, mais c'est difficile de les séparer.

*Je n'aime pas la souffrance. Un jour j'ai décidé de m'en débarrasser comme on se débarrasse de toute la part irrationnelle et subjective des convenances d'une culture, pour ne garder seulement de celle-ci que la part objective des savoirs et des connaissances, exacts et partagés. Or les laisser-aller non maîtrisés, personnels et généraux, les sentiments et l'affectivité, instinctifs,*



*etc... constituent cette part irrationnelle et animale incontrôlée, inconsciente, d'intolérance et de violence -trop souvent - que j'ai refusée. J'ai considéré qu'à notre époque et dans ma culture occidentale, les hommes disposaient de tout ce qu'il fallait pour être capables de s'émanciper du poids des obscurantismes, des contes à dormir debout, des cadres contraignants de la structure centralisée des privilégiés et des administrateurs. Ils sont capables de se reconstruire en sociétés solidaires et libres.*

*Mes filles se sont plaintes de ce que je ne leur ai pas transmis ma position politique à leur adolescence. C'était que celle-ci était assez difficile à transmettre, trop solitaire et en réalisation différée et lointaine, comme une philosophie de combat permanent et infini.*

Je conçois chacun libre de ses choix, dans notre démocratie occidentale, dès qu'il dispose d'éléments de jugement et que l'information concernant son environnement social et matériel historique soit disponible et accessible. Cela se produit si on y est sensible, qu'on est curieux et qu'on s'y intéresse. L'esprit critique fixe les choix ; il est essentiel et vient de l'expérience personnelle.

*Mon point de vue m'appartient. Il résulte de l'existence personnelle qui remonte à l'enfance, dans un contexte familial, amical et social particulier, et en des lieux particuliers. Ce contexte est différent de celui d'autres personnes en d'autres temps et en d'autres lieux. Mais il est resté celui du système de développement social occidental, en expansion et en évolution, qui continue à sa lente allure peu contrariée.*

C'est donc vis à vis de ce système économico-politico-culturel, de sa structure de pouvoirs et de ses valeurs, qu'il convient de se situer. Etre du côté des possédants ou des possédés, des centralités de pouvoir territorial ou des autonomies locales, des élites qui décident ou des peuples qui font, des riches qui accumulent ou des pauvres qui économisent, des minoritaires en nombre ou des majoritaires... En ce qui concerne les valeurs culturelles, être du côté des idéaux chrétiens ou y être opposé. Autrement dit, souhaite-t-on un changement de la société, ou bien qu'elle continue comme avant.

En gros la démocratie économique et politique occidentale centralise au maximum le milieu local - dont elle a décomposé les précédentes autonomies groupées en individus séparés - maîtrisant production et consommation au plus haut niveau territorial, général, de civilisation planétaire unique, partageant massivement la société en classes fonctionnelles uniformes d'individus : élites du pouvoir, prolétaires exécutants et intermédiaires des relations et du commerce. L'injustice de ce système, c'est qu'il profite le plus à son sommet minoritaire et déjà pourvu. Des individus seuls parviennent à changer de classe massifiée.

Plutôt que de mondialiser un système social défectueux, on pourrait en inventer un meilleur.

Au début de l'URSS, c'est cette inversion dans le système occidental qui se produisit. Mais le pouvoir local a été ensuite centralisé progressivement, en se détachant de sa base populaire, jusqu'au point de son implosion, à défaut d'un surcroît totalitaire du centralisme, inconcevable en idéologie démocratique socialiste.

Cependant chacun peut être d'un avis différent, dans la société occidentale elle-même comme dans les autres sociétés du monde où les candidats à l'occidentalisation ne manquent pas, surtout dans la classe du pouvoir. D'avis différent sont ceux qui ont le pouvoir du sommet de la machine sociale, ou qui ambitionnent d'y parvenir. Ceux-ci ne tiennent pas au changement de la structure

collective qui dirigerait en sens opposé, vers la base locale, le bénéfice majeur du développement. Cela va de soi.

*Mes filles savent aussi qu'il y a des compromis à faire si l'on veut accommoder une idéologie d'avenir avec des réalités présentes. Et que c'est difficile de ne pas céder sur l'essentiel. Dans notre société fondamentalement injuste on est obligé de faire des compromis, ne fut-ce que pour assumer notre existence et nos engagements. Par exemple pour nourrir la famille, pour garder le boulot, pour établir les contacts avec l'extérieur... sans que soient menacées les convictions profondes d'un avenir social meilleur à construire.*

*Ce n'est pas gratifiant d'accorder plus d'importance à des idées qu'à des biens matériels à portée de soi ! J'ai cru bien agir comme je l'ai fait, à la maison et au travail... Pour discuter il faut être plusieurs. Je cherche des interlocuteurs et je reconnais que j'ai été très souvent seul. Dans ce cas mes opinions sont passées dans de l'action, des projets et des écrits, et notre évolution familiale, en évitant autant que possible les règles communes imposées d'en haut qui n'auraient pas résulté d'une formulation par en bas.*

*C'est un peu pour m'expliquer que j'ai rédigé ce texte. On essaye toujours de faire pour le mieux pour ceux auxquels on tient. C'était là mon intérêt personnel, celui de chercher à rester honnête et réaliste, pour soi et pour les autres, et sans demander de réciprocité. Mais le mieux n'est pas le même pour tous, je n'en préjuge pas l'universalité. Il est parfois même l'ennemi du bien. Chacun choisit son monde meilleur. Cela me répugnerait si l'on m'en imposait un sous la contrainte de règles, de lois, de principes et de valeurs sociaux, que je n'aurais pas fait miens auparavant.*

